A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LES MERVEILLES
DE
SAINTE-ANNE D'AURAY

Digitized by Google

P. AUBEAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

Digitized by Google

LES MERVEILLES

DE

SAINTE-ANNE D'AURAY

PAR

Mgr DE SÉGUR

Prix : 40 centimes

SIXIÈME ÉDITION

T.II

PARIS

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR

112, RUE DE RENNES, 112

1884

Tous droits réservés.

Digitized by Google

Digitized by Google

Le petit travail que je présente ici à la piété des fidèles n'est qu'un résumé de plusieurs excellents livres, auxquels je renvoie le lecteur, pour de plus amples détails. Je lui signalerai tout particulièrement l'*Histoire du pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray*, par M. l'abbé Nicol, professeur au Petit-Séminaire de Sainte-Anne, et *les Gloires de Sainte-Anne*, par M. l'abbé Bernard, aumônier de l'Ecole normale de Paris.

J'avais eu d'abord l'intention d'intituler cet opuscule : *La Bretagne aux pieds de sainte Anne* ; mais il m'a paru que c'était circonscrire en quelque sorte le rayonnement des merveilles de Sainte-Anne d'Auray. Sans doute, les Bretons sont, avant tous les autres, les enfants de la « bonne Mère sainte Anne, » comme ils l'appellent; mais ils n'ont jamais eu et ils n'auront jamais la prétention de l'accaparer pour eux seuls. S'ils l'aiment tant, s'ils l'invoquent avec tant de foi, s'ils obtiennent de sa bonté et de sa puissance tant de faveurs et de miracles, c'est qu'ils la connaissent.

Que je serais heureux si la lecture de ces quelques pages pouvait attirer à sainte Anne et à son sanctuaire d'autres fidèles que les Bretons, et les initier à ce culte, à cet amour de sainte Anne, si chers au cœur de la Sainte-Vierge immaculée, et si féconds en grâces, en faveurs surnaturelles, en bénédictions de tout genre!

En Bretagne, si le bon Dieu permet qu'il s'y répande, j'espère qu'il contribuera pour sa petite part à fortifier et à raviver, s'il en était besoin,

Digitized by Google

cette dévotion si nationale, qui amène chaque année aux pieds de sainte Anne les pieuses multitudes des pèlerins bretons.

Je dépose, avec tout l'amour de mon cœur, mon petit livre, par manière d'*ex-voto*, sur la tombe de ma mère, qui repose tout près de Keranna, cette terre privilégiée que sainte Anne a choisie entre toutes pour y faire éclater les miséricordes et les gloires de son incomparable maternité.

Il va sans dire qu'obéissant aux prescriptions du Saint-Siège, et en particulier au Décret du Pape Urbain VIII, sur les récits de faits réputés miraculeux, je n'entends prévenir en aucune manière ici les jugements de l'Église, ni donner à ce que je rapporte ici, a la gloire de DIEU et de sainte Anne, une autre portée que celle qui découle d'une certitude purement humaine.

Digitized by Google

LES MERVEILLES
DE
SAINTE-ANNE D'AURAY

I

Sainte Anne, Mère de la Vierge MARIE

L'antiquité chrétienne nous a conservé de précieux souvenirs sur sainte Anne, Mère de la Vierge MARIE, et aïeule, selon la chair, du Fils de DIEU fait homme, JÉSUS-CHRIST notre adorable Seigneur et Sauveur. Saint Grégoire de Nysse et saint Epiphane, entr'autres, les ont pieusement recueillis dès le quatrième siècle.

Sainte Anne était de la tribu de Juda et de la race de David. Son père, établi à Nazareth, se nommait Mathan ; et sa mère, Miriam ou Marie.

Trois filles avaient été le fruit de l'union de Mathan et de Marie : l'aînée, nommée Marie comme sa mère, épousa Cléophas et lui donna

Digitized by Google

quatre fils, tous glorieux par leur sainteté: Jacques, qui fut depuis un des Apôtres de Notre-Seigneur et est connu sous le nom de saint Jacques-le-Mineur; Jude qui fut également un des douze Apôtres; Siméon, premier Évêque de Jérusalem; enfin Joseph, surnommé le juste, à qui l'Esprit-Saint préféra saint Mathias, lorsque les Apôtres élurent dans le Cénacle le remplaçant du traître Judas. Ces quatre grands Saints devaient être un jour les cousins issus de germains de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST et les propres neveux de la Sainte-Vierge et de saint Joseph. Tous quatre moururent martyrs.

La seconde fille de Mathan et de Marie fut Sobé, mère de sainte Elisabeth, et par conséquent grand'mère de saint Jean-Baptiste. Sainte Elisabeth fut ainsi la propre nièce de sainte Anne et la cousine germaine de la Sainte-Vierge; saint Jean-Baptiste fut, comme on dit, « le neveu à la mode de Bretagne » de la Sainte-Vierge et de saint Joseph, et le cousin issu de germain de l'Enfant-JÉSUS.

Enfin, sainte Anne, troisième et dernière fille de Mathan et de Marie, était prédestinée à concevoir et à enfanter la très-sainte et immaculée Vierge MARIE, Mère de DIEU.

Anne était, paraît-il, d'une beauté et d'une bonté qui égalaient sa sainteté. Elle épousa son parent Jo-Achim (Joachim), ou Eli-Achim,

Digitized by Google

c'est-à-dire « Élévation de DIEU » ou « Élévation du Seigneur ». C'est lui qui est désigné, dans l'évangile de saint Luc, sous le nom abrégé d'Eli, comme beau-père de saint Joseph.

Joachim était un très-saint homme, versé dans la science des Écritures et brûlant de zèle pour la gloire et la cause du vrai DIEU. Dès l'âge de quinze ans, comme son royal ancêtre David (dont il descendait par Nathan, comme Anne en descendait par Salomon), il mena la vie pastorale, gardant et soignant des troupeaux. Le Seigneur se plut si bien à le bénir que, pendant de longues années, de concert avec Anne sa sainte épouse, il put faire de grandes charités. La tradition rapporte qu'ils avaient coutume de diviser en trois parts égales leurs revenus annuels : la première était destinée au Temple et aux prêtres ; la seconde, aux pauvres ; la troisième, à leur propre maison et à la subsistance de leurs serviteurs.

Mais ils n'avaient pas d'enfants ; et cette stérilité était d'autant plus douloureuse pour leur cœur, qu'ils appartenaient tous deux à cette race privilégiée de laquelle, suivant toutes les prophéties, devait naître un jour le Messie, le Christ, le Seigneur. Leurs longues et ardentes prières furent exaucées enfin ; et, dans un âge où il ne lui était plus

permis de penser à devenir mère, Anne, la très-sainte servante de DIEU, préparée de longue main à cette grâce suprême par la pratique d'une héroïque sainteté, reçut la visite d'un Ange, (l'Ange Gabriel, selon toute apparence), qui lui annonça qu'elle allait mettre au monde la Vierge, la Femme par excellence, prophétisée depuis quatre mille ans, et dans le sein de laquelle s'incarnerait bientôt le Verbe éternel, JÉSUS-CHRIST. Saint Joachim reçut, de son côté, un avertissement semblable.

On vénère encore aujourd'hui à Jérusalem l'emplacement de la demeure de saint Joachim et de sainte Anne, où s'opéra, par la toute-puissance du DIEU créateur et sanctificateur, l'auguste mystère de l'Immaculée-Conception de MARIE. Dans ces dernières années, une belle église y a été bâtie, sous le vocable de l'*Immaculée-Conception*.

C'est dans le sein de la bienheureuse Anne que MARIE a été conçue sans péché ; comme c'est dans le sein de MARIE immaculée qu'a été conçu le Verbe fait chair. La Conception immaculée et miraculeuse de la Vierge était le prélude et comme l'aurore de la Conception virginale et bien plus miraculeuse encore de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Après le sein de MARIE, sanctuaire vivant de DIEU fait homme, il n'est rien de plus grand, de plus vénérable,

Digitized by Google

de plus céleste que le sein de la bienheureuse Anne, vivant sanctuaire de l'Immaculée, de la future Mère de DIEU. Aussi dans notre dévotion à l'ineffable mystère de l'Immaculée-Conception, ne faut-il jamais séparer sainte Anne de la Sainte-Vierge, la Mère de la Fille.

C'est à Nazareth que sainte Anne mit au monde la chère petite Vierge MARIE, dans des transports de joie et d'amour impossibles à comprendre. D'anciens Pères de l'Église rapportent que cet enfantement se fit sans douleur ; et cela n'a rien de surprenant, puisque la douleur est la suite du péché, et que, dans la Conception de cette petite enfant pleine de grâce, ni la concupiscence, ni le péché sous aucune de ses formes n'avaient eu le moindre accès. Saint Jérôme parle, comme d'un fait connu de tous, de « divers prodiges qui accompagnèrent la Nativité de la Vierge. »

Sainte Anne, miraculeusement Mère de MARIE, fut aussi miraculeusement sa nourrice ; le Seigneur tout-puissant donna à sa vieillesse le lait nécessaire à l'alimentation de la petite Vierge. Elle ne la sevra qu'à trois ans ; et, après les fêtes d'usage en pareille circontance dans les familles juives, elle partit avec elle, sous la conduite de saint Joachim, pour l'offrir au service du Temple, où elle devait être élevée et formée jusqu'à son mariage.

Digitized by Google

Cette oblation, ou « Présentation » de la petite Vierge MARIE au Temple était l'exécution d'un vœu que l'Esprit-Saint avait inspiré à sainte Anne et à saint Joachim, au moment où l'Ange leur avait annoncé leur bonheur. Restèrent-ils à Jérusalem? Retournèrent-ils à Nazareth? On ne le sait pas au juste. Ce qui est certain, c'est que saint Joachim mourut peu d'années après, et que sainte Anne, qui était également morte avant les fiançailles de la Sainte-Vierge avec saint Joseph, fut ensevelie près de Jérusalem. Plus tard, les fidèles, recueillant ses reliques sacrées avec tout l'honneur qui leur était dû, les déposèrent en grande pompe dans l'église « du sépulcre de Notre-Dame », dans la vallée de Josaphat.

A l'époque des croisades, le corps de sainte Anne a été transporté, en grande partie du moins, dans la ville d'Apt, diocèse d'Avignon, où il est encore aujourd'hui en grande vénération.

Le culte de la bienheureuse Mère de la Mère de DIEU se répandit, dès l'origine du Christianisme, en Orient et en Occident. Le Pape Grégoire XIII l'appelait, dans une Bulle Apostolique de l'année 1584, « une antique dévotion qui remonte au berceau de l'Église »; et le Pape Grégoire XV, guéri miraculeusement par l'invocation de sainte Anne, déclarait, en 1622, avec une égale solennité que

Digitized by Google

« l'heureuse Mère de Marie fut toujours l'objet d'un culte spécial et d'une dévotion particulière dans l'Église universelle, tant en Orient qu'en Occident ». Trois siècles auparavant, en 1378, le Pape Urbain VI accordait à toutes les Églises de la Grande-Bretagne, le privilége de célébrer solennellement la fête de sainte Anne. Mais déjà au quatrième siècle, saint Jérôme parlait des religieux hommages dont sainte Anne était l'objet dans la Terre-Sainte, et tout spécialement de la magnifique église qui lui était dédiée à Jérusalem, à l'endroit même où s'était opéré dans son sein prédestiné le mystère de la Conception immaculée de Marie. Dans la crypte de cette église, les fidèles vénéraient l'emplacement de la chambre de sainte Anne et de saint Joachim.

II

Que, de temps immémorial, sainte Anne est la Patronne de la Bretagne

Les plus anciens souvenirs nationaux des Bretons, nous apparaissent comme liés au culte et à l'amour de sainte Anne, qu'on y appelle « sainte Anne d'Armor. » Armor ou Armorique est l'ancien nom de la Bretagne, et signifie « la terre qui s'avance sur la mer. »

Voici un échantillon touchant de ces lé-

Digitized by Google

gendes bretonnes, sous la poésie desquelles les traditions de l'histoire se transmettaient d'âge en âge. Un jeune héros breton, soutien de ses fiers compatriotes, va partir pour le combat. Il se nomme Lez-Breiz. « O sainte Anne, s'écrie-t-il, Dame bénie! je vins bien jeune vous rendre visite; je n'avais pas vingt ans encore et j'avais été à vingt combats, que nous avons gagnés tous par votre assistance, ô Dame bénie! Si je retourne au pays, Mère sainte Anne, je vous ferai un présent... et j'irai trois fois à genoux puiser de l'eau pour votre bénitier. — Vas au combat, va, chevalier Lez-Breiz! J'y vais avec toi, » lui répond sainte Anne.

Plus tard, le chevalier vainqueur accomplit son vœu et s'écrie en pleurant : « Grâces vous soient rendues, ô Mère sainte Anne! C'est vous qui avez gagné cette victoire. »

Enfin, vaincu à son tour et usé par le chagrin d'une longue captivité, le pieux guerrier voit venir à lui, passant dans le bois vert, une Dame vêtue de blanc, qui le regarde et se met à pleurer. « Lez-Breiz, mon cher fils, est-ce bien toi? Viens ici, mon pauvre enfant; que je coupe ta chaîne. Viens, je suis ta Mère, sainte Anne d'Armor. »

Tel était l'écho des traditions de la Bretagne, au sujet de sainte Anne.

Au septième siècle, saint Mériadec, Évêque

Digitized by Google

de Vannes, avait élevé à sainte Anne un sanctuaire à quatre lieues de Vannes, à l'endroit même où existe aujoud'hui le célèbre pèlerinage ; et pour exciter davantage la piété des fidèles, il y avait exposé à leur vénération une statue de la Sainte en bois peint. Mais en l'année six cent quatre-vingt-dix-neuf, au mois de février, le sanctuaire fut détruit par une de ses hordes de pillards qui dévastèrent alors tout le pays. Seule, la sainte image échappa à ces fureurs sacriléges ; elle fut enfouie dans la terre, à la place même où elle avait été vénérée. C'est là qu'elle attendit pendant plus de neuf siècles l'heure de la Providence. Le village qui s'était groupé autour de la chapelle avait pris et conserva toujours le nom de *Ker-Anna*, c'est-à-dire village de sainte Anne.

Le culte de sainte Anne demeura vivant dans le cœur de ses Bretons ; et, à différentes époques, la Bretagne construisit en son honneur des églises et des oratoires, en particulier à Brandelion, à Moréac, à Buléon, à Ménéac, à Plumerian, à Saint-Dolay et à Saint-Nolf.

Keranna n'avait donc plus que son nom et la piété de ses habitants pour souvenir de son ancien sanctuaire ; et en 1623 l'endroit où il s'élevait jadis, s'appelait le champ du Bocenno. On montrait dans ce champ, avec une religieuse terreur, un espace où, de mé-

Digitized by Google

moire d'homme, jamais la charrue n'avait passé. Cent fois l'expérience en avait été tentée : arrivé là, l'attelage se cabrait et reculait effrayé; que si l'on pressait davantage, les pauvres bœufs s'effarouchaient jusqu'à briser parfois la charrue. « Prenez garde à l'endroit de la chapelle! » disait-on par manière de proverbe aux paysans qui allaient labourer le champ du Bocenno.

Quelques pierres éparses qu'un honnête fermier de Keranna avait cru pouvoir utiliser pour en consolider les murs de sa grange : voilà ce qui restait de l'antique sanctuaire élevé par saint Mériadec en l'honneur de sainte Anne.

III

Yves Nicolazic, de Keranna.

C'était en 1623. Le Saint-Siége était occupé par le saint Pontife Grégoire XV. Louis XIII était roi de France et venait d'épouser la pieuse reine Anne d'Autriche, tertiaire de Saint-François.

Le hameau de Keranna faisait partie de la paroisse de Pluneret, près Auray. Le Recteur ou Curé de Pluneret était alors dom Silvestre Rodouez; il avait pour vicaire dom Jean

Digitized by Google

Thominec. Tous deux étaient d'humeur assez difficile.

Un de leurs meilleurs paroissiens, alors âgé d'environ quarante ans, était un laboureur, nommé Yves Nicolazic. Sa réputation de vertu et de droiture, sa piété et l'innocence de sa vie avaient fait de lui l'exemple et l'arbitre du voisinage. De père en fils, les Nicolazic cultivaient depuis longtemps la ferme qui contenait le champ du Bocenno.

Yves Nicolazic était un bon paysan breton de l'ancienne roche, au visage tranquille et ascétique, doux et grave tout à la fois; son front était élevé et réflétait la paix de son cœur; ses cheveux, courts par devant, couvraient son cou par derrière, suivant l'usage immémorial du pays. Son regard intelligent et doux inspirait la confiance, et toute sa physionomie révélait la force du paysan breton avec la douceur du chrétien et de l'homme de prières. Il était marié avec Guillemette Le Roux, et il n'avait point d'enfants.

C'est lui que Notre-Seigneur avait choisi comme instrument de la glorification de sainte Anne, sa bienheureuse aïeule, comme il devait choisir deux siècles et demi plus tard, l'humble petite Bernadette pour faire glorifier à Lourdes sa Mère immaculée. Le bon Nicolazic se préparait, sans le savoir, à sa sainte destinée par une dévotion extraor-

Digitized by Google

dinaire et chaque jour croissante envers sainte Anne, la bonne Mère et Maîtresse des Bretons.

Dès sa plus tendre enfance, il avait uni dans un même sentiment de religion et d'amour la Vierge immaculée, et sainte Anne sa Mère, qu'il aimait à nommer « sa bonne Maîtresse ». Il s'approchait souvent des sacrements, et sanctifiait toujours le travail par la prière.

IV

Premières manifestations de sainte Anne au bon Nicolazic

Une nuit du mois d'août 1623, vers onze heures du soir, Nicolazic vit tout à coup sa chambre illuminée d'une clarté éblouissante, qui provenait d'un flambeau de cire que soutenait en l'air une main mystérieuse. Le prodige dura, disait Nicolazic lui-même, « l'espace de deux *Pater* et de deux *Ave* ». C'était le commencement des avertissements célestes.

Dans les quinze mois qui suivirent, ce phénomène surnaturel se renouvela plusieurs fois. Souvent, à son réveil, il apercevait devant lui et la main mystérieuse et le flambeau allumé. Plusieurs fois aussi, le soir,

Digitized by Google

quand il rentrait chez lui, le flambeau resplendissait à ses côtés, sans que le vent agitât la flamme.

Près du champ du Bocenno, dans une prairie qui faisait partie de sa ferme, il y avait une fontaine, où Nicolazic et Jean Le Roux son beau-frère menaient boire leurs bestiaux. Un soir d'été, en 1624, une heure environ après le coucher du soleil, comme ils y conduisaient leurs bœufs, ceux-ci s'arrêtèrent tout à coup, refusant d'avancer. Les deux fermiers aperçurent avec stupeur, au-dessus de la fontaine, une grande et belle lumière, et, au milieu de cette lumière, une éblouissante apparition. C'était une dame majestueuse, toute vêtue de blanc, et tournée vers la fontaine.

Ils se sauvèrent éperdus; puis, s'étant rassurés, ils revinrent sur leurs pas; mais tout avait disparu.

Cette dame au blanc vêtement n'était autre que sainte Anne, comme on va le voir; et la fontaine, qu'elle visita ainsi plus d'une fois, est cette fameuse « fontaine de sainte Anne, » dont les eaux, sanctifiées par la sainte Mère de Marie, ont été depuis lors l'instrument de tant de miracles.

Nicolazic ne savait pas encore que c'était sainte Anne qui venait de lui apparaître. Craignant les illusions du démon, il alla

tout raconter à son confesseur, un bon capucin d'Auray, nommé le P. Modeste. Celui-ci l'engagea à redoubler de prières et à garder sa conscience bien pure, afin de ne pas donner prise au démon.

Il obéit, et Dieu récompensa son humble docilité. La blanche dame de la fontaine revint souvent le visiter, tantôt près de la source, tantôt près de sa maison, quelquefois même dans sa grange et en d'autres endroits. La céleste apparition ne l'effrayait plus. Debout sur un nuage, le flambeau à la main, elle se tenait devant lui, majestueuse et douce, enveloppée dans les plis de son vêtement lumineux. A deux reprises, le bon laboureur entendit, au Bocenno, sur l'emplacement de l'antique chapelle, des harmonies célestes; ce lieu béni lui apparaissait éclairé d'une lumière extraordinaire, et une fois entr'autres la clarté, provenant comme toujours du flambeau mystérieux, s'étendait du Bocenno jusqu'au village.

Nicolazic priait en silence, croissait en grâces, et attendait.

V

Nouvelles manifestations, plus explicites.

Je prie le bon lecteur de remarquer ici la

Digitized by Google

conformité touchante des prodiges répétés de Keranna avec ceux de la grotte de Lourdes. Sainte Anne et la Vierge immaculée ont la même manière de faire; et, pour remuer les peuples, la Mère se sert, comme la Fille, des pauvres et des petits. Toutes deux, elles apparaissent dans une lumière toute céleste; toutes deux sont vêtues de blanc, symbole d'innocence et de gloire; toutes deux gardent longtemps le silence, et ne se nomment qu'après avoir longtemps préparé les voies, l'une au pauvre paysan de Keranna, l'autre à la pauvre petite bergère de Lourdes. Dans les apparitions multipliées de l'une comme de l'autre, tout est grave, tout est noble, simple, plein de grâce, de douceur et de sainteté.

Le 25 juillet 1624, veille de la fête de sainte Anne, le bon Nicolazic rentrait chez lui, à la tombée de la nuit, le chapelet à la main, le cœur tout à Dieu. Au moment où il passait devant une croix de pierre qui se voit encore sur l'ancienne route d'Auray, à un petit quart de lieue de Keranna, l'apparition lumineuse se dressa tout à coup devant lui. Comme toujours, la dame était vêtue de blanc, portée par une nuée, environnée d'éclat, et elle tenait à la main le flambeau allumé. Elle appela Nicolazic par son nom, l'encouragea par de bonnes et douces paroles, et, marchant devant lui, elle le conduisit jusqu'à sa de-

Digitized by Google

meure. Alors, s'élevant majestueusement dans les airs, elle disparut.

Le bon paysan était tellement ému, qu'il ne put souper avec sa femme et ses serviteurs. Afin de cacher son émotion et de prier plus librement, il se retira dans sa grange, et s'étendit sur la paille. Mais il ne put fermer l'œil. Vers le milieu de la nuit, il entendit comme un bruit confus de voix, et comme une multitude qui passait devant la grange. Très-étonné, Nicolazic se lève, ouvre la porte... Il n'y avait personne. De plus en plus ému, il rentre, prend son chapelet et se met à genoux. « Seigneur, dit-il, ayez pitié de moi, et ne permettez pas que je sois le jouet du démon. Mon unique désir, vous le savez, c'est de faire en tout votre sainte volonté. »

Il avait à peine fini que la grange se remplit soudain d'une grande clarté; et une voix se fait entendre, qui lui dit en breton : « N'avez-vous pas ouï dire qu'il y eut jadis une chapelle dans le Bocenno? » Avant qu'il eût pu répondre, la dame majestueuse apparut au milieu de la lumière; et regardant avec bonté le pauvre paysan qui, saisi d'une crainte religieuse, tremblait à ses pieds : « Yves Nicolazic, lui dit-elle (toujours en breon), ne craignez point. *Je suis* ANNE, *Mère de* MARIE. Dites à votre Recteur que, dans la piè

Digitized by Google

de terre que vous appelez le Bocenno, il y a eu autrefois, même avant qu'il y eût ici aucun village, une chapelle dédiée en mon nom. Il y a neuf cent vingt-quatre ans et six mois qu'elle a été ruinée. Je désire qu'elle soit rebâtie au plus tôt, et que vous vous chargiez de ce soin. DIEU veut que j'y sois honorée. » Après quoi elle disparut, avec la lumière.

Nicolazic, le cœur plein de joie et tout ensemble de confusion, s'endormit paisiblement, avec la bénédiction de « sa bonne Maîtresse. »

VI

Nicolazic et le Recteur de Pluneret. Suite des apparitions et des prodiges.

A son réveil, le bon Nicolazic se prit à réfléchir. Il ne vit plus que les côtés difficiles, ou pour mieux dire les impossibilités de sa mission, et resta six semaines dans une pénible incertitude. Sa « bonne Maîtresse » eut compassion de lui, et vint le visiter, resplendissante comme toujours et vêtue de blanc. « Ne craignez point, mon Nicolazic, lui dit-elle avec bonté, et ne vous mettez pas en peine. Découvrez à votre Recteur, en confession, ce que vous avez vu et entendu ; et ne tardez plus

Digitized by Google

à m'obéir. Conférez-en aussi avec quelques gens de bien, afin de savoir comment vous devez vous y prendre. » Elle le bénit, et disparut.

Encouragé par ces bonnes paroles, le pieux serviteur de sainte Anne alla, dès le lendemain, se confesser et tout raconter au Recteur de Pluneret. Celui-ci le reçut fort mal, le traita d'extravagant, et, comme on dit vulgairement, l'envoya promener. Il eut tort sans doute; mais, en pareil cas, un excès de prudence et de franchise vaut mieux peut-être que la crédulité.

Attristé, mais non découragé, Nicolazic communia pieusement dans l'église de Pluneret, et s'en revint à Keranna. Dès la nuit suivante, sainte Anne lui apparut encore, pleine de douceur. « Ne vous mettez pas en peine, Nicolazic, de ce que les hommes diront de vous. Faites ce que je vous ai dit; et pour le reste, reposez-vous-en sur moi. »

Malgré ces consolantes paroles, le pauvre Nicolazic hésita sept semaines encore. Les duretés de son Recteur lui revenaient sans cesse à l'esprit; et il fallut que la bonne Mère sainte Anne vînt de rechef lui rendre un peu de courage. Sans lui faire de reproches, elle lui dit, dans une quatrième apparition : « Consolez-vous, Nicolazic; l'heure va venir où ce que je vous ai dit s'accomplira. »

Digitized by Google

Enhardi par cette promesse, Nicolazic lui répondit naïvement : « Bon Dieu, ma bonne Maîtresse, quand je dirai qu'il y a eu une chapelle en ce lieu où je n'en ai jamais vu et où il n'en reste aucune trace, qui me croira? Et puis, qui est-ce qui fournira aux frais de ce bâtiment? Vous savez comment m'a reçu notre Recteur et comment il m'a traité. — « Ne vous en mettez pas en peine, mon Nicolazic, répliqua la bonne sainte Anne; faites seulement ce que je vous dis. Je vous donnerai de quoi commencer, et jamais rien ne manquera, non-seulement pour bâtir, mais encore pour faire d'autres choses qui étonneront le monde. »

Affermi désormais et inébranlable dans sa confiance, le saint paysan de Keranna alla de nouveau trouver le Recteur de Pluneret et son vicaire; et, malgré les railleries qui accueillirent cette nouvelle communication, il s'en revint plus décidé que jamais à obéir à sainte Anne. Celle-ci daigna le fortifier par de nouveaux prodiges. Vers la fin de l'été, un soir où, au clair de la lune, il chargeait du mil, pour le transporter dans sa grange, il vit tomber du ciel une pluie d'étoiles, depuis le Bocenno jusqu'à sa chaumière.

Dans le même temps, trois personnes d'un canton voisin, appelé Pluvigner, revenant du marché d'Auray, vers neuf heures du soir,

virent, au même endroit, descendre du ciel une dame majestueuse vêtue de blanc, environnée d'une éblouissante clarté, et ayant à ses côtés, deux flambeaux allumés.

La vie de Nicolazic s'écoulait ainsi au milieu des manifestations surnaturelles de la puissance de sainte Anne ; et ces grâces répétées, jointes aux contradictions et aux épreuves, avaient fait de cet humble laboureur un homme tout nouveau. Pendant la nuit, il lui arriva plus d'une fois d'être transporté, sans savoir comment, au bienheureux champ du Bocenno ; et là, ravi, en extase, il entendait des chants célestes et oubliait les heures.

VII

Découverte de la statue miraculeuse de sainte Anne.

D'après le conseil de sa « bonne Maîtresse, » Nicolazic avait ouvert son cœur à divers amis, dont il connaissait la foi et la prudence. Il trouva lumières et consolations, entre autres auprès du seigneur de Kermadio ; auprès de dom Yves Richard, prêtre et son voisin de Keranna ; et auprès d'un autre bon chrétien du voisinage, Julien Lezulit, marguillier de la paroisse.

Digitized by Google

Le premier lundi de mars 1625, sainte Anne lui apparut; c'était la cinquième fois depuis qu'elle s'était fait connaître. Elle lui reprocha doucement ses lenteurs, et lui dit qu'à l'endroit qui lui serait montré, dans le champ du Bocenno, elle voulait qu'il lui élevât une chapelle. « Une lumière du ciel, ajouta-t-elle, vous fera découvrir mon ancienne image, dans l'endroit du champ qui vous sera indiqué. » Et Nicolazic, surnaturellement transporté dans le champ béni, l'avait trouvé tout inondé de lumières, et avait entendu comme le bruit de grandes multitudes, qui semblaient briser les haies et franchir les fossés pour y pénétrer.

Pour obéir à sa « bonne Maîtresse, » il alla une troisième fois au presbytère de Pluneret, en compagnie du bon Lezulit. Avec sa candeur ordinaire, il raconta tout au Recteur et au vicaire, qui, cette fois, s'emportèrent jusqu'aux menaces les plus violentes : s'il persévérait dans sa folie, on l'excommunierait, on lui interdirait l'entrée de l'église, et s'il venait à mourir avec ces idées, on lui refuserait la sépulture ecclésiastique. Menaces ridicules dans la bouche de simples prêtres, à qui l'Église ne donne point un tel pouvoir.

Nicolazic ne répondit rien et s'en revint au logis, l'âme dans une paix profonde. Sainte Anne lui apparut encore, approuva sa con-

Digitized by Google

duite, et l'exhorta à mettre lui-même la main à l'œuvre, sans plus de retard, et avec une entière confiance. « Alors, faites donc quelque miracle, ma bonne Maîtresse, lui dit le saint homme, pour que tout le monde connaisse votre volonté. — Allez, lui répondit sainte Anne ; confiez-vous en DIEU et en moi : bientôt vous verrez des miracles, et en abondance ; et l'affluence du monde qui viendra m'honorer en ce lieu sera le plus grand de tous. »

Le lendemain matin, 7 mars, à la place où le flambeau mystérieux était apparu au bon paysan, la femme de Nicolazic aperçut douze quarts d'écus, rangés trois par trois, et qu'aucune main humaine n'avait placés là. Nicolazic, ne doutant pas que cela ne vînt de sainte Anne, alla aussitôt les montrer au presbytère, où il fut fort mal reçu du vicaire, dom Thominec. Les Pères Capucins d'Auray, qu'il alla consulter ensuite, ne furent pas aussi durs pour lui, et l'engagèrent seulement à beaucoup de prudence.

Fatigué et quelque peu attristé, le bon laboureur rentra chez lui et se retira le soir de bonne heure pour réciter son chapelet. Pendant qu'il priait ainsi, vers les onze heures, la clarté et le flambeau qu'il connaissait si bien, remplirent sa chambre d'une vive lumière : il leva les yeux et aperçut la bien-

Digitized by Google

heureuse apparition, toute rayonnante, pleine de charme et de majesté. « Yves Nicolazic, lui « dit sainte Anne, appelez vos voisins et « menez-les avec vous au lieu où ce flambeau « vous conduira. Vous y trouverez l'image « qui vous mettra à couvert des risées du « monde; on connaîtra enfin la vérité de ce « que je vous ai promis. » Et elle disparaît.

Ravi de joie, Nicolazic se lève aussitôt et sort. Le flambeau de sainte Anne marchait devant lui, éclairant ses pas. Il arrive au Bocenno; mais là, il se rappelle la recommandation de sainte Anne : « Appelez vos voisins, et menez-les avec vous. » Il s'en retourne et revient bientôt accompagné de son fidèle Julien Lezulit, de Jean Le Roux son beau-frère, et de trois autres de ses voisins.

Sur le champ du Bocenno où arrivent tout émus les six témoins de sainte Anne, le flambeau miraculeux brille toujours, élevé à trois pieds de terre environ, et les précédant. « Le voyez-vous? s'écrie Nicolazic avec transport. Allons, mes amis, allons où Dieu et Madame sainte Anne nous conduiront. » Ils suivent la céleste lumière; ils entrent dans le Bocenno. Tout à coup, le flambeau s'arrête; trois fois il s'élève et redescend ; puis il disparaît dans la terre, à un endroit couvert de seigle vert. Nicolazic s'élance, met le pied à la place où le flambeau s'était enfoncé dans le sol. « Ici,

Digitized by Google

dit-il à Jean Le Roux. Prenez votre hoyau et creusez. » En cinq ou six coups de tranche, le hoyau atteint du bois. « Qu'un d'entre vous, s'écrie Nicolazic, aille vite jusqu'au village quérir un tison de feu et un cierge bénit de la Chandeleur. »

Quelques instants après, le cierge étant allumé, tous se mettent à l'œuvre, et tirent de terre une statue de bois vermoulue, d'environ trois pieds de haut, représentant sainte Anne, et portant encore les traces de la couleur blanche dont la robe avait été peinte jadis. Les extrémités étaient à moitié détruites par l'humidité.

N'osant y toucher avant le plein jour, ils la déposèrent sur le talus du fossé voisin, et rentrèrent chez eux pleins de joie. C'était la nuit du vendredi 7 au samedi 8 mars.

Dès la pointe du jour, Nicolazic avec quelques autres amis revint voir la statue. Malgré les altérations causées par les siècles et l'humidité de la terre, on reconnaissait aisément l'image de sainte Anne. Elle reparaissait ainsi à la lumière après plus de neuf cent vingt-quatre ans !

Digitized by Google

VIII

Les premiers pèlerins de Keranna.

Malgré les rebuts dont il avait si cruellement souffert, le bon serviteur de sainte Anne courut de nouveau raconter à son Recteur la découverte de la statue. Celui-ci s'obstina dans son incrédulité, qu'il prenait sans doute pour de la prudence; il traita Nicolazic d'imposteur et d'hypocrite; et le vicaire enchérit encore. Nicolazic commençait à s'habituer à cette rude épreuve; absolument certain des prodiges répétés dont il avait été l'heureux témoin, il garda un respectueux silence, et alla trouver, à Auray, M. de Kerloguen, propriétaire du Bocenno, lui dit tout, et obtint de ce bon seigneur la promesse qu'il donnerait gratuitement l'emplacement de la chapelle de sainte Anne, si on parvenait à l'élever.

Heureux de cette bonne parole, Nicolazic retourna à Keranna. Il alla vénérer sa chère statue, auprès de laquelle il trouva deux Pères Capucins, avec dom Yves Richard, son « bon ami, » comme il l'appelait, et un aumônier de la flotte du roi. Ce furent les premiers pèlerins de sainte Anne. C'était le samedi, 8 mars 1625. — En souvenir de ce premier pèlerinage, commence chaque année en ce

Digitized by Google

jour la série des grands pèlerinages bretons au sanctuaire de Sainte-Anne d'Auray.

Par un sentiment de respect, Nicolazic et Lezulit prirent l'image miraculeuse, la nettoyèrent un peu et la placèrent debout sur le haut du fossé.

Le lendemain, dimanche, un violent incendie se déclara, sans cause apparente, dans la grange du bon Nicolazic; mais ce qui semblait d'abord d'un fâcheux augure tourna bientôt à la gloire du fidèle serviteur de sainte Anne. Les murailles seules de cette grange, où le père de Nicolazic avait employé, sans le savoir, quelques débris de l'antique chapelle, furent la proie des flammes. Ce que contenait la grange incendiée fut totalement respecté par le feu, aussi bien que deux meules de gerbes de seigle qui en étaient tout proches; et cependant le vent poussait la flamme de ce côté. Ce prodige frappa vivement tous ceux qui en furent témoins.

Le surlendemain, mardi, vers le soir, Nicolazic et plusieurs autres de ses amis virent la sainte image entourée d'une grande lumière, qui de là se projetait sur tout l'espace qu'occupèrent depuis la chapelle et le couvent. De plus en plus, sainte Anne prenait possession de sa terre privilégiée.

Dans la nuit, ils entendirent de nouveau

Digitized by Google

comme le bruit d'un grand concours de peuple qui allait et venait, sans que néanmoins il parût personne. C'était l'annonce surnaturelle de ce qui allait arriver dès le lendemain mercredi, 12 mars. Vers deux heures du matin, le bon Nicolazic se trouva miraculeusement transporté dans le Bocenno; et il fut le premier témoin de l'arrivée de grandes troupes de pèlerins, qui arrivaient à Keranna, des cantons les plus éloignés du diocèse et même de toute la Bretagne. D'après la longueur du trajet, on calcula que ces multitudes avaient dû se mettre en route depuis plusieurs jours, c'est-à-dire depuis le moment où la statue miraculeuse de sainte Anne avait été découverte. On ne sait comment ils avaient entendu l'appel de sainte Anne, et de quelle ardeur subite ils avaient tous été saisis pour aller en pèlerinage à Keranna. — C'était la réalisation de la prophétie de sainte Anne elle-même. Comme on se le rappelle, elle avait annoncé cette soudaine et prodigieuse affluence comme la plus étonnante des merveilles qui allaient manifester sa puissance en ce lieu.

Voyant cette affluence extraordinaire de pieux pèlerins qui jetaient à terre leurs aumônes pour aider à l'érection d'un sanctuaire, François Le Bloennec, l'un de ceux qui avaient assisté à la découverte de la sta-

Digitized by Google

tue, mit sur un escabeau un plat d'étain, pour recueillir les offrandes, et orna d'un voile blanc la statue de la bonne Mère sainteAnne.

A cette nouvelle, le Recteur de Pluneret s'indigna grandement, et envoya aussitôt son vicaire pour disperser ce concours de peuple et tout faire cesser. Dom Jean Thominec exécuta sa mission avec une violence dont il fut bientôt puni. D'un coup de pied, il jeta à terre l'escabeau et le plat; il renversa la sainte image, maltraita de paroles le pauvre Nicolazic, qui ne répliqua rien, le traita publiquement d'imposteur, défendant aux pèlerins de le croire, et leur ordonnant de s'en retourner chez eux; il dit à ceux de la paroisse de se retirer immédiatement, sous peine d'excommunication, dont aucun prêtre ne les relèverait s'ils refusaient d'obéir (!!)

Ce qui n'empêcha pas les flots de pèlerins d'affluer chaque jour à Keranna des cantons plus éloignés, et d'apporter leurs offrandes, que Nicolazic recueillait pieusement pour l'érection du futur sanctuaire.

Deux jours après la scène scandaleuse qu'il s'était permise au Bocenno, dom Thominec fut frappé de Dieu. Il ressentit au bras un mal inconnu qui le faisait cruellement souffrir; tous les remèdes furent inutiles, et après trois ans de tortures, il mourut, reconnaissant et regrettant sa faute.

Digitized by Google

Quant au Recteur, il fut également puni, et le bras de sainte Anne s'appesantit sur lui. Trois semaines après l'éclat du Bocenno, dont il était responsable, il fut tout à coup saisi, pendant son sommeil, d'une terreur qui ressemblait à de la folie; il fut tellement maltraité dans tout son corps, qu'il se crut attaqué par des assassins. On accourut à ses cris : il n'y avait personne. Mais on s'aperçut qu'il était perclus des deux bras, si bien qu'il fallut dès lors lui donner à manger. Il fut longtemps sans reconnaître son péché, s'opposant toujours au pèlerinage naissant de sainte Anne. Un de ses amis eut enfin le bonheur de le faire revenir de son obstination, et parvint à le décider à faire une neuvaine à sainte Anne, aux pieds de la merveilleuse statue que les bons paysans de Keranna avaient, par un sentiment de respect, abritée sous une petite cabane de feuillage.

Pendant neuf nuits consécutives (car il ne voulait point être aperçu), le pauvre Recteur exécuta fidèlement son pèlerinage. A la dernière visite, s'étant fait laver les bras et les mains dans la fontaine des apparitions, il fut subitement et radicalement guéri. La miséricorde de sainte Anne succédait ainsi à sa juste sévérité.

Aussi fidèle qu'il avait été jusque-là rebelle à la vérité, le Recteur de Pluneret devint l'a-

Digitized by Google

pôtre des merveilles de Keranna. Dès *qu'il* fit jour, il se rendit au petit sanctuaire improvisé du Bocenno; il s'humilia courageusement, et fit publiquement sa profession de foi; il demanda pardon à Nicolazic et déclara que ce serait lui qui célébrerait la première Messe en ce lieu, lorsque l'Évêque le permettrait.

IX

Comment tous ces faits merveilleux ont été mûrement examinés et authentiqués par l'autorité ecclésiastique.

Mgr Sébastien de Rosmadec était alors Évêque de Vannes. Il avait entendu parler des faits extraordinaires dont le petit hameau de Keranna-en-Pluneret était le théâtre depuis bientôt deux ans. Prudent non moins que pieux et zélé, il se réservait de tout examiner à la lumière de Dieu, lorsque le moment serait venu. L'affluence chaque jour croissante des pèlerins du Bocenno le décida à sortir de sa réserve.

Il fit donc examiner Nicolazic par un docte ecclésiastique, qui fut depuis son promoteur. Le 12 mars 1625, le vénérable commissaire se rendit à Pluneret, fit comparaître devant lui Nicolazic, et l'interrogea au presbytère en présence de plusieurs témoins, entre

autres du Recteur et de son vicaire, qui alors étaient ouvertement les adversaires de l'élu de sainte Anne. Il manda aussitôt à l'Évêque tout ce qu'il avait entendu, vu et appris, pour et contre Nicolazic.

Le Prélat voulut voir Nicolazic et l'interroger lui-même; ce qu'il fit en présence d'un magistrat très-vertueux et très-expérimenté en fait d'interrogatoires. La candeur, la simplicité et la bonne foi du serviteur de Dieu charmèrent et l'Évêque et le magistrat. Pour l'un et l'autre il était évident que Nicolazic disait la vérité, et qu'il ne pouvait être le jouet d'une illusion.

Cependant, pour plus de sûreté, Mgr de Rosmadec lui dit de revenir le voir quelques jours après, en compagnie de son Recteur. Celui-ci, craignant sans doute que son Évêque ne lui reprochât ses emportements, l'injustice de ses procédés et l'excessive rigueur dont il avait usé en toute cette affaire, n'osa point accompagner Nicolazic à l'évêché. Le bon paysan fut interogé de nouveau par l'Évêque, et répondit à toutes les questions avec autant de franchise que d'assurance. Il avait la force que donne toujours la vérité.

Non content de ces épreuves, le sage Prélat remit Nicolazic entre les mains des Pères capucins, qui, pendant plusieurs jours, l'interrogèrent avec tout le soin qu'exigeait une

Digitized by Google

affaire de cette importance. Il satisfit à tout, et revint chez lui. Les bons Pères avaient demandé quinze jours pour s'éclairer davantage encore par la prière et par plusieurs enquêtes qu'ils firent à Keranna, à Pluneret et dans les environs.

Alors, après un dernier interrogatoire, et tous les doutes étant levés, ils firent leur rapport à l'Évêque, l'assurèrent qu'ils n'avaient rien trouvé à blâmer dans toute la conduite de Nicolazic, que le doigt de DIEU était là, et ils conclurent en disant qu'une chapelle de sainte Anne serait grandement utile à Keranna pour y répondre au juste empressement et à la dévotion des pèlerins.

Avant de rien décider, une nouvelle enquête épiscopale eut lieu à Keranna même; et c'est de la déposition écrite qu'y fit Nicolazic que nous avons tiré tous les détails de notre récit. Les commissaires furent témoins des merveilles qui se passaient là; à trois lieues à la ronde, tous les chemins qui conduisaient à la pauvre cabane de feuillage du Bocenno étaient encombrés par des processions de pèlerins de tout âge et de tout rang qui venaient vénérer la miraculeuse image de la sainte Mère de MARIE immaculée. L'érection d'une chapelle en l'honneur de sainte Anne fut décidée en principe; et lorsque l'heureux Nicolazic, qui avait déjà

Digitized by Google

en réserve dix-huit cents écus d'aumônes et d'offrandes (cinq mille quatre cents francs), eut assuré l'avenir de la fondation, Mgr de Rosmadec, en passage à Auray, fixa au 26 juillet, fête de sainte Anne, la pose et la bénédiction de la première pierre.

Les bons capucins firent enlever les parties de la statue que le temps avait altérées et gâtées; et la sainte image, ainsi retaillée et peinte, attira davantage la dévotion des pèlerins. On garda précieusement les fragments vermoulus de la statue miraculeuse, et ils devinrent l'instrument de prodiges et de guérisons de toute sorte. La dévotion envers sainte Anne grandissait de jour en jour.

C'est ainsi que les merveilles de grâce qui, pendant deux ans, présidèrent sans interruption à la fondation du sanctuaire et du pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray, furent l'objet des enquêtes les plus minutieuses et les plus approfondies. Elles se présentent donc à nous avec tous les caractères de l'authenticité la plus absolue; et leur vérité intrinsèque, qui ressort si bien du simple récit des faits, se trouve corroborée par la certitude qu'apportent toujours avec elle les jugements de l'autorité de l'Église.

Digitized by Google

X

La première Messe, la première chapelle et le couvent de Sainte-Anne

Le 26 juillet 1625, en la fête même de sainte Anne, une foule de pèlerins encore plus considérable que d'habitude remplissait, depuis la veille au soir, toute la campagne de Keranna. L'Évêque de Vannes n'avait pas encore donné l'autorisation de célébrer le Saint-Sacrifice dans le nouveau sanctuaire. Tout autour du Bocenno, les Pères capucins prêchaient en plein air les groupes des pèlerins, leur rappelant les merveilles qui s'étaient passées en ce lieu béni et les excitant à la ferveur. L'un d'entre eux, touché de compassion de voir cette multitude privée de la sainte Messe en une si grande fête, courut trouver l'Évêque, qui était alors à peu de distance d'Auray, et rapporta triomphant l'autorisation de célébrer dans la cabane de genêts, mais pour ce jour-là seulement.

Le bon Recteur de Pluneret, converti comme nous l'avons vu, tint la parole qu'il avait donnée à sainte Anne et à Nicolazic. L'autel fut bientôt paré, et dom Sylvestre Rodouez fut ainsi le premier prêtre qui inaugura, par l'oblation du Sacrifice adorable, ce

Digitized by Google

grand pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray dont la renommée devait bientôt se répandre par toute la France et dans le monde entier.

Plus de trente mille pèlerins vinrent en ce jour rendre leurs hommages à la très-sainte Mère de MARIE.

Après la Messe, la première pierre de la chapelle fut solennellement bénite et posée par un représentant de l'Évêque, lequel n'avait pu venir en personne.

L'heureux Nicolazic était au comble du bonheur. Cette sainte joie lui faisait affronter l'espèce de vénération dont l'entouraient tous les bons pèlerins. Il recueillait leurs aumônes avec une humble reconnaissance. Pendant la seule octave de sainte Anne, les offrandes montèrent à treize cents écus, près de quatre mille francs.

Il se mit aussitôt à l'œuvre. Une chapelle en planches abrita la statue miraculeuse et le nouveau sanctuaire de Sainte-Anne, et permit d'attendre l'entière construction de la chapelle. Les travaux, conduits par Nicolazic, s'achevèrent rapidement. Le respect religieux qu'on lui portait allait si loin, qu'un mot de sa bouche devenait un ordre, et ses moindres recommandations, des lois sacrées. Il accueillait les pèlerins avec une affabilité qui captivait tous les cœurs. Il veillait à tout, aux travaux

Digitized by Google

des ouvriers, au transport des matériaux. En trois ans, la chapelle fut terminée, et elle put être bénite le 24 juillet 1628, pour la fête de sainte Anne.

Bientôt l'Évêque de Vannes, témoin de l'affluence chaque jour croissante des pèlerins et des prodiges de grâces qui jaillissaient, pour ainsi dire, sans interruption du nouveau sanctuaire, avait levé toutes les restrictions et autorisé la célébration de la Messe tous les jours.

Les bons capucins s'étaient faits, avec Nicolazic, les apôtres de sainte Anne et de l'Immaculée-Conception ; ils prêchaient, confessaient sans relâche au sanctuaire de Keranna.

Dès 1627, il avait fallu pourvoir au service régulier du pèlerinage. La règle même des capucins était incompatible avec des fonctions de ce genre ; et le pieux Évêque de Vannes avait arrêté son choix sur les Pères Carmes déchaussés, qui desservaient, en Terre-Sainte, le sanctuaire de Sainte-Anne et de la Conception de la Sainte-Vierge. Ces bons Religieux en avaient pris possession le 21 décembre 1627. Ils élevèrent peu à peu le grand couvent qui est devenu depuis le Petit-Séminaire de Sainte-Anne, et ne cessèrent de déployer, dans cette mission permanente, un zèle infatigable et la plus touchante charité.

Digitized by Google

XI

Couronnement de l'œuvre de Nicolazic.

En l'année 1639, le roi Louis XIII et la reine Anne d'Autriche, firent don au sanctuaire de Sainte-Anne d'Auray d'une relique insigne de sainte Anne, donnée jadis aux derniers croisés par Simon, Patriarche de Constantinople et Légat du Saint-Siége. Cette relique fut apportée en grande pompe de Paris à Auray; et tout le long du trajet, ce ne fut qu'un triomphe, signalé par divers prodiges et par des faveurs surnaturelles. La translation définitive à la chapelle de Sainte-Anne se fit le 1er juillet 1639, au milieu de fêtes extraordinaires, de chants, de feux de joie, et d'une assistance innombrable.

Cette année-là, aux fêtes de la Pentecôte, on compta jusqu'à quatre-vingt mille pèlerins, en trois jours; et le 26 juillet, à la fête de sainte Anne, la foule fut telle, qu'il fallut faire appel au zèle de quatre-vingts confesseurs.

A la prière de la pieuse reine Anne d'Autriche, une grande Confrérie fut instituée, et enrichie d'Indulgences par le Pape Urbain VIII. La reine s'y fit inscrire la première, et avec elle le jeune dauphin, depuis Louis XIV.

Digitized by Google

Anne d'Autriche reconnaissait hautement qu'elle était redevable à sainte Anne de la naissance de ce fils, attendu depuis si longtemps. Cette Confrérie de sainte-Anne qui compta dans son sein les noms les plus illustres de l'Église et de la France, depuis bientôt deux siècles et demi, existe encore aujourd'hui, et reçoit chaque jour de nouveaux membres (1).

Les successeurs d'Urbain VIII imitèrent sa piété et sa munificence envers le sanctuaire de Sainte-Anne d'Auray. Innocent X, Alexandre VII, Innocent XI, Clément XII, Benoît XIV, Clément XIV, et enfin Pie IX augmentèrent comme à l'envi le trésor des Indulgences et des faveurs spirituelles du célèbre pèlerinage. Pie IX, le Pape de l'Immaculée-Conception, fit plus que tous ses prédécesseurs en faveur du sanctuaire de la Mère de l'immaculée Vierge Marie : il l'éleva à la dignité de Basilique mineure, et lui en accorda les priviléges ; il l'enrichit de la grande Indulgence de la portioncule d'Assise et il voulut faire couronner solennellement en son nom la statue de sainte Anne, déléguant

(1) Pour en faire partie, il suffit de s'y faire inscrire. Si l'on ne peut y aller en personne, on n'a qu'à écrire à M. le Chapelain de Sainte-Anne d'Auray (Morbihan).

Digitized by Google

à cet effet l'Évêque de Vannes, Mgr Jean-Marie Bécel, le 30 septembre 1868.

Quatre années auparavant, l'ancienne chapelle, qui menaçait ruine et qui était beaucoup trop petite, fut remplacée par une magnifique basilique, dont les frais immenses ont été couverts en dix ou douze ans, par la charité et la dévotion des bons fidèles, et en particulier des Bretons, enfants privilégiés et serviteurs-nés de la bonne Mère sainte Anne. Ce monument de granit qui fait l'admiration de tous, a été mené à bonne fin par un infatigable Chapelain, l'abbé Pierre-Marie Guillouzo, que sainte Anne a daigné choisir pour couronner l'œuvre du bon Nicolazic. Combien l'humble paysan de Kéranna eût été ravi de joie s'il avait pu offrir à sa « bonne Maîtresse » un temple si digne d'elle ! « Je voudrais, avait-il dit un jour, pouvoir lui offrir une église grande comme une cathédrale. »

XII

Bienheureuse mort de Nicolazic.

Lorsque les Carmes furent bien établis dans leur couvent de Keranna, et lorsque le pèlerinage fut devenu en quelque sorte une institution que les hommes ne pouvaient

Digitized by Google

plus détruire, Nicolazic comprit que sa mission était terminée. Afin d'échapper à la vénération dont nous avons parlé, et aussi à la pieuse curiosité des multitudes, il quitta Keranna, et se retira dans une petite métairie qui lui appartenait, entre Keranna et Pluneret. Il pouvait ainsi tout à la fois satisfaire sa piété en faisant souvent le pélerinage de Sainte-Anne et mener la vie cachée qui lui devenait de plus en plus chère.

En effet, il était devenu un véritable saint, tout détaché de la terre, ne vivant plus que pour le bon Dieu, la Sainte-Vierge et sainte Anne.

Un jour que les pèlerins foulaient le blé de son champ et emportaient l'herbe de son pré pour leurs chevaux, un père capucin lui demanda s'il n'en était point fâché : « Oh ! non, répondit tranquillement Nicolazic, je ne me soucie pas plus des biens de ce monde que s'il n'y en avait pas; pourvu que ma bonne Maîtresse soit honorée, cela me suffit; Dieu pourvoira à tout. »

Dans les premiers jours de mai 1645, un peu plus de vingt ans après la découverte miraculeuse de la statue du Bocenno, il tomba malade, et l'on comprit bientôt qu'il touchait à sa fin. Dès qu'ils l'apprirent, les Carmes de Sainte-Anne accoururent et, voulant entourer leur saint ami de toutes les

Digitized by Google

consolations et de tous les secours, ils le transportèrent dans leur couvent. Le trajet fut douloureux; mais les bonnes exhortations de son confesseur, qui ne voulut pas le quitter, adoucirent les souffrances de Nicolazic. Pendant les six jours que dura sa maladie, il répéta souvent cette excellente et simple invocation qui lui était familière : « Que la volonté de DIEU soit faite ! »

Il remerciait humblement les bons Religieux qui s'empressaient autour de lui, sans se douter le moins du monde qu'il était pour eux un sujet de grande édification. Il se confessa plusieurs fois et reçut avec beaucoup d'amour le Saint-Viatique et l'Extrême-Onction. Immédiatement après, il perdit l'usage de la parole et sembla entrer en agonie.

Les Religieux, à genoux, entouraient son lit de douleur, priant et pleurant. L'un d'eux récitait les prières des agonisants pendant qu'un autre lui suggérait de temps en temps des actes de contrition, d'espérance, d'amour, auxquels le saint mourant mêlait les doux noms de JÉSUS, de MARIE et de sainte Anne.

On n'attendait plus que son dernier soupir lorsque son visage, s'illuminant tout à coup, prit une expression céleste de joie et de bonheur, ses yeux étaient levés vers le ciel. « Que regardez-vous ainsi ? lui demandent les deux Pères, frappés de cette transforma-

Digitized by Google

tion subite. Que voyez-vous ? » Et d'une voix claire et intelligible Nicolazic leur répondit : « Voici la Sainte-Vierge et Madame sainte Anne, ma bonne Maîtresse ! »

Un des Religieux eut alors la bonne pensée de courir à l'église, d'y prendre la statue miraculeuse et de la présenter une dernière fois à l'homme de Dieu. Nicolazic y colla ses lèvres, et c'est ainsi, en présence de la sainte image, qu'il rendit l'esprit peu d'instants après. C'était le vendredi 13 mai 1645. Nicolazic avait soixante-trois ans.

Au pied du lit funèbre, au milieu des Religieux, on remarquait un jeune homme qui pleurait et priait avec eux. C'était le fils unique du paysan prédestiné de Keranna ; Nicolazic l'avait obtenu de la bonté maternelle de sainte Anne, l'année même où le pèlerinage avait reçu sa dernière consécration par l'établissement des Carmes. Ce jeune homme, en tout digne de son père, avait alors dix-neuf ans. Il avait été formé à la piété par les Religieux de Saint-Anne et par les exemples de son père. Quelques années après la mort de Nicolazic, il quitta le monde, se fit prêtre, et travailla avec de grandes bénédictions aux missions que les Pères jésuites donnèrent dans le diocèse.

Guillemette Le Roux, la pieuse épouse de Nicolazic, mourut saintement quelques semaines après son mari.

Digitized by Google

Le grand serviteur de sainte Anne fut enterré, suivant son désir, dans le sanctuaire même de sa « bonne Maîtresse, » au pied de son image miraculeuse, tout près de l'endroit, où, dans la nuit du 7 au 8 mars 1623, Notre-Seigneur la lui avait fait découvrir.

Dans la nouvelle basilique, on a religieusement respecté cette dernière et si légitime volonté de l'humble fondateur du pèlerinage d'Auray.

XIII

Comment le sanctuaire de Sainte-Anne d'Auray traversa la tempête révolutionnaire.

Les révolutionnaires de la fin du dernier siècle, dont les fureurs véritablement sataniques couvrirent de tant de ruines le sol de la France catholique, n'épargnèrent pas plus la Bretagne que le reste de nos provinces. Le souvenir des « bleus, » des « républicains » y vit encore, comme un sombre et sanglant cauchemar.

Ils n'osèrent cependant pas détruire le sanctuaire de Sainte-Anne ; par une protection surnaturelle de la Sainte-Vierge et de sa glorieuse Mère, et aussi peut-être pour récompenser la fidélité constante des bons Bretons, l'église de Nicolazic ne fut ni profanée,

Digitized by Google

ni détruite comme tant d'autres : elle resta simplement fermée pendant quelque temps; et, chose inconcevable, les pèlerinages et les offrandes ne discontinuèrent point, même pendant la Terreur.

Les Carmes furent chassés ; le trésor du sanctuaire de Sainte-Anne fut volé par « la nation, » comme on disait alors ; les Archives furent emportées et déposées au greffe du tribunal révolutionnaire, où elles furent en partie retrouvées.

Quant à la précieuse relique de sainte Anne donnée par Louis XIII, elle fut heureusement soustraite à la rapacité sacrilége des républicains, et, plus tard, rendue au culte.

La statue miraculeuse demeura, pendant un an, cachée à Auray, chez de pieux fidèles; mais la terreur qu'inspiraient les commissaires de la Convention fut telle, qu'on se vit obligé de leur abandonner ce trésor. Ils portèrent la statue à Vannes, où elle fut brûlée sur la place publique.

On parvint cependant à soustraire aux flammes une portion considérable de la tête; et c'est ce fragment de la sainte image que l'on voit encore aujourd'hui exposé sous verre, et incrusté dans le piédestal de la statue actuelle, qui est un véritable chef-d'œuvre d'art chrétien.

Cette statue a, comme l'ancienne, trois

Digitized by Google

pieds de haut; elle est de bois, et dorée avec beaucoup de finesse. Sainte Anne y est représentée avec son grand âge, et l'expression de son visage est pleine de charme et de bonté. Elle est debout, et enveloppée dans les vastes plis de son voile; elle tient la petite Sainte-Vierge, également debout à sa gauche et un peu devant elle. De la main droite, sainte Anne montre avec amour au spectateur sa Fille immaculée; tandis que, de son petit bras levé, celle-ci montre sa Mère, et semble dire à la foule des pèlerins : « Allez à ma Mère. »

Sainte Anne a sur la tête une riche et charmante couronne ducale, qui rappelle sa souveraineté bénie et séculaire sur le vieux « duché de Bretagne. » Quant à la Sainte-Vierge, elle porte, en sa qualité de Reine des Anges, de Reine du ciel et de la terre, la couronne royale surmontée de la croix.

XIV

Que, dès l'origine du pèlerinage, sainte Anne illustra son sanctuaire d'Auray par de grands miracles.

Du vivant même de Nicolazic, la très-sainte Mère de la Mère de Dieu se plut à manifester sa bonté et sa puissance dans son nouveau

Digitized by Google

sanctuaire. En 1632, neuf ans à peine après la première apparition de sainte Anne, et sept ans après les humbles débuts de la chapelle, les prodiges de tous genres opérés en ce lieu béni par l'intercession de sainte Anne, étaient si éclatants, que la renommée s'en était répandue par toute la France, et si nombreux, que le vénérable Hugues, Prieur des Carmes chargés de desservir le pèlerinage naissant, pouvait en former un gros volume, offert par lui à la pieuse reine Anne d'Autriche.

Mgr de Rosmadec avait fait examiner mûrement et avec la prudence consommée qui le caractérisait, les guérisons, grâces et faveurs surnaturelles relatées dans les procès-verbaux ; il en avait reconnu l'authenticité et en avait autorisé officiellement la publication. C'étaient des miracles de toute nature, plus admirables les uns que les autres : des guérisons subites de maladies organiques et incurables, des résurrections de morts, de violents incendies arrêtés tout à coup, des naufragés miraculeusement préservés d'une mort certaine, des conversions sans nombre, et surtout, chose très-touchante, devenue pour ainsi dire une spécialité de « la bonne Mère sainte Anne, » une ravissante quantité de miracles opérés en faveur de petits enfants, signe manifeste que sainte Anne est avant tout mère et grand'mère.

Google

Outre l'évidence intrinsèque de leur vérité, ces prodiges se présentaient à la foi des fidèles, revêtus des approbations solennelles de l'épiscopat ; et les Évêques de Vannes, de Cornouailles, de Léon, de Tréguier, de Rennes, de Saint-Malo, de Dol et de Nantes, en proclamaient à l'envi l'authenticité par des actes officiels. Plus que jamais peut-être, sainte Anne était la Reine et « la bonne Mère » de la Bretagne.

Les *ex-voto* se multipliaient dans le sanctuaire en même temps que les pèlerinages ; et Sainte-Anne d'Auray était dès lors comme le cœur catholique et vivant de toute la Bretagne. Les Archives manuscrites du pèlerinage, qui ont été presqu'entièrement détruites pendant la Révolution, contenaient un grand nombre de procès-verbaux de ces anciens prodiges. Nous n'en citerons qu'un seul, qui fera comprendre au lecteur qu'ils égalaient au moins ceux de nos jours. Il est tiré du recueil officiel publié par le Prieur de Sainte-Anne, en 1657.

XV

Guérison miraculeuse du pauvre paralytique-estropié d'Hennebon, François Talhoët.

En 1644, cinq ans après l'arrivée de la pré-

Digitized by Google

cieuse relique de sainte Anne, un pauvre paralytique cul-de-jatte, qui se traînait sur ses mains et sur ses genoux, eut l'inspiration de se rendre à ce nouveau sanctuaire de Keranna où s'opéraient, disait-on, tant de prodiges et tant de guérisons. Il y avait six ans qu'il se traînait misérablement dans les rues d'Hennebon, demandant l'aumône à la porte des églises. Tout le monde le connaissait et le plaignait.

D'Hennebon à Sainte-Anne il y a un peu plus de six lieues. Le pauvre Talhouët prit, comme on dit, son courage à deux mains, et partit pour aller demander à la bonne sainte Anne la guérison de son affreuse infirmité. Il s'y traîna péniblement en six jours. Étant arrivé, il pria de tout son cœur devant l'image miraculeuse, se confessa et communia. C'était le 26 juillet; fête de sainte Anne.

Le lendemain, après vêpres, il aperçut tout à coup, autour du tableau qui représente la découverte de la statue de sainte Anne, comme un grand feu qui se communiqua aussitôt à ses pauvres membres, froids et perclus. Plein d'une nouvelle confiance, il se traîna jusqu'à la fontaine et se lava dans la piscine des pèlerins. Il ressentit alors un craquement de tous ses os, et une chaleur extraordinaire dans toutes les parties de son

Digitized by Google

corps paralysé, et en même temps une violente douleur, qui l'obligea à pousser des cris et à se jeter à terre, sur le côté.

Dès qu'il put, il se traîna de nouveau devant l'image miraculeuse, redoublant de prières et de confiance en la glorieuse Mère de la Vierge Marie. Sainte Anne eut compassion du pauvre homme. Après une véhémente douleur, qui fut la dernière, il fut transporté par des personnes charitables sous le cloître des pèlerins, où il passa la nuit. Le lendemain matin, il était pleinement guéri! Il se leva, se tint debout sur ses deux jambes redressées, et alla droit à l'église pour remercier sa céleste bienfaitrice. Puis, sautant de joie, comme le mendiant paralytique de saint Pierre et de saint Jean aux Actes des Apôtres, il s'en retourna chez lui. Toute la ville d'Hennebon, enthousiasmée, alla le voir par dévotion.

Deux enquêtes, ordonnées, d'abord le 18 novembre, puis le 17 décembre 1644, par la Cour royale d'Hennebon, constatèrent la réalité du miracle.

Digitized by Google

XVI

Prodiges contemporains. L'incendie d'Auray, février 1812.

En l'année 1812, par une froide et sèche journée de février, un violent incendie éclata à Auray, dans la rue du Château. Au son du tocsin, au bruit du tambour qui bat le rappel, les habitants se rendent en foule du côté du sinistre. Près de deux mille personnes se pressent dans la rue; on commence la chaîne; les pompes jouent sans relâche; mais rien n'y fait, et l'incendie devient de plus en plus intense.

Déjà trois maisons sont entièrement consumées; et les flammes, excitées par la sécheresse de la gelée et par la violence du vent, couvrent la ville d'étincelles et de flammèches ardentes. La fatigue et le découragement commencent à s'emparer de tous; les pompes ne jouent plus, faute d'eau; toute la ville va devenir la proie de l'incendie...

A ce moment apparaît le vénérable Recteur d'Auray, M. Deshayes, revêtu du surplis et de l'étole. « Mes enfants, s'écrie-t-il, prions sainte Anne! Elle seule peut nous sauver. » Tout le monde s'agenouille, et mille voix suppliantes répètent le nom de sainte Anne...

Digitized by Google

Mais le feu ne s'éteint pas. Le saint prêtre, redoublant de foi, de confiance, d'énergie, s'écrie de nouveau de toutes ses forces : « Prions encore, mes enfants ! prions ! — Oui, prions encore ! » répondent les mille voix. Et toute la foule, agenouillée de nouveau, invoque sainte Anne avec un redoublement de ferveur.

O prodige ! les flammes tombent tout à coup, bien que le vent ne cesse de souffler avec la même violence. Partout le feu s'arrête, laissant apercevoir à la foule émerveillée les poutres, les boiseries, les meubles à demi consumés ; et lorsque les tourbillons de fumée ont tout à fait disparu, tout le monde aperçoit, au milieu des débris de l'incendie, sur un pan de muraille et à quelques pouces au-dessus d'un meuble qui avait été entièrement consumé, un grand tableau représentant sainte Anne parfaitement intact ; au milieu de cette chaleur d'enfer, le cadre n'a pas seulement été noirci, et le cristal est demeuré sans la moindre lésion !

Tout Auray fut témoin de cette merveille, et alla processionnellement au sanctuaire de Sainte-Anne, pour rendre grâce à sa sainte et puissante protectrice.

L'efficacité de l'invocation de sainte Anne s'est manifestée maintes fois au milieu des incendies, et on en trouve bien des preuves dans

Digitized by Google

les nouvelles Archives, aussi bien que dans les anciens monuments et *ex-voto* du pèlerinage. Au moment où l'incendie sévissait avec le plus de violence, où les flammes, poussées par le vent, allaient tout dévorer autour d'elles, dès que l'on invoquait sainte Anne, ou que l'on faisait vœu de faire un pèlerinage à son sanctuaire, le feu s'éteignait tout à coup, le vent tombait, et l'intervention de la puissante Patronne de la Bretagne apparaissait, évidente pour tous. Les nouvelles Archives contiennent à cet égard des procès-verbaux signés par quantité de témoins ; entr'autres, à l'occasion d'un grand incendie qui éclata à Calac, diocèse de Vannes ; de l'incendie de Gogrec, diocèse de Saint-Brieuc, le 14 octobre 1869 ; et de celui de Treviéven, sur la paroisse même de Pluneret, le 7 octobre 1870.

XVII

Les naufragés de Quiberon, en 1833.

Le 20 décembre 1833, la plage de Quiberon présentait un affreux spectacle. Une épouvantable tempête, comme on n'en avait poin vu depuis de longues années, bouleversait toute la nature. Les habitants de la petite

Digitized by Google

ville, à demi vêtus, les cheveux en désordre, se précipitaient vers la jetée, d'où l'on apercevait à peu de distance un navire qui menaçait à chaque instant d'être englouti, ou de venir se briser sur les pointes tranchantes des rochers.

La pluie tombait à torrents ; les vents déchaînés rugissaient avec fureur ; d'immenses vagues se brisaient sur la côte avec un bruit horrible ; et le roulement incessant du tonnerre était si fort, qu'il couvrait par instants la voix tonnante de « la mer sauvage (1), » qui, follement irritée ce jour-là, se faisait entendre distinctement à dix lieues de là ! Les éclairs, qui se succédaient sans interruption, transformaient l'Océan en une nappe de feu. A ces horreurs venaient se mêler le son plaintif de toutes les cloches de la ville, qui appelaient au secours et réclamaient des prières.

A la lueur blafarde des éclairs, on aperce-

(1) On donne ici le nom de « mer sauvage » à une partie de la côte du Morbihan, située entre la presqu'île de Quiberon et Lorient, et où la mer vient s'engouffrer, avec un bruit vraiment sauvage, dans d'énormes rochers creusés en forme de cavernes. Pendant les tempêtes et lorsque les vagues sont grosses, ce sont comme des détonations d'artillerie dont le retentissement s'étend à plusieurs lieues de là.

Digitized by Google

vait les malheureux matelots à chaque instant menacés de périr. L'équipage, brisé de fatigue, semblait ne plus entendre la voix du capitaine.

Du rivage, la foule suivait avec terreur chaque mouvement du navire, qui portait un père, un mari, un frère, un fils. Impossible de mettre une barque à la mer; les plus intrépides marins s'arrachaient les cheveux de voir que l'on ne pouvait même songer à porter du secours.

Tout à coup, un éclair, plus éblouissant que tous les autres, déchire la nue; un épouvantable coup de tonnerre glace d'effroi tous les cœurs : une longue traînée de feu s'est abattue sur le pont du navire. L'incendie se déclare, et en un instant le vaisseau ne présente plus aux spectateurs qu'un vaste amas de flammes tourbillonnant sous l'action de l'ouragan. Tout est fini. Les pauvres matelots n'attendent plus que la mort...

Mais voici que du rivage une voix se fait entendre : « Sainte Anne !... » Chose inexplicable ! C'est la douce voix d'une femme; elle n'a point parlé fort : et cependant le nom de sainte Anne a dominé le grondement du tonnerre, le rugissement des vagues, les cris et les sanglots des spectateurs. Il est arrivé, clair et distinct, jusqu'à l'équipage. « Sainte Anne? s'écrie le capitaine avec un sourire amer;

Digitized by Google

comme si sainte Anne pouvait nous sauver ! »

Mais les matelots, plus fidèles : « Oui, oui, sainte Anne ! la bonne Mère sainte Anne ! » répondent-ils en se jetant à genoux et en levant les bras vers le ciel.

Au même instant, un craquement horrible se fait entendre : au lieu de sauter, le navire s'ouvre, et sur les épaves que dispersent les vagues, on aperçoit des matelots qui essayent de lutter encore !...

Le lendemain matin, lorsque la tourmente eut cessé, on constata que tout l'équipage était sain et sauf ; pas un homme ne manquait à l'appel ! pas un, si ce n'est le malheureux capitaine qui, dans son désespoir, s'était moqué de sainte Anne.

XVIII

Guérison instantanée et conversion d'un Breton incrédule.

Nous avons sous les yeux un petit livre, intitulé *Sainte-Anne* et publié à Vannes en 1848, par manière *d'ex-voto*. Voici comment l'auteur y raconte le prodige par lequel la très-sainte Mère de Marie venait de le ramener au bon Dieu, pour ainsi dire malgré lui :

Digitized by Google

« Un jour que je travaillais dans le bois, occupé à abattre un chêne au tronc gros et dur, ma hache, qui avait été aiguisée le matin même, glisse sur l'écorce, m'atteint à la jambe et pénètre jusqu'à l'os, qu'elle effleure légèrement. La douleur cruelle que je ressentis m'arracha un cri.

« Deux personnes qui passaient en ce moment, accoururent et me prodiguèrent leurs soins. Zèle inutile, secours impuissants : la blessure était tellement large et profonde, que la mort était inévitable si le ciel ne voulait s'en mêler.

« Les deux passants le comprenaient comme moi et demeuraient attérés; mais tout à coup une inspiration les saisit : ils étendent leurs mains jointes, tournent vers le ciel leurs regards suppliants, et s'écrient d'une voix pénétrée : « Oh! sainte Anne!... sainte Anne! Sauvez ce malheureux! »

« Je répétai machinalement cette invocation : « Sainte Anne! sauvez-moi! »

« A peine ces mots furent-ils prononcés que le sang qui coulait à flots, s'arrêta tout à coup. La bouche béante de la plaie permettait de voir tout le mal qu'avait fait la hache : l'os était à découvert, on voyait les nerfs déchirés, les veines entièrement coupées où apparaissaient quelques gouttelettes d'un sang noir qui cherchaient à jaillir; mais elles de-

Digitized by Google

meuraient fixées. Une voix puissante avait dit aux souffrances de cesser, au sang de se glacer.

« Voilà le miracle qui de sceptique m'a fait croyant. Voilà la grâce que m'a accordée sainte Anne et qui fait que je lui voue la vie qu'elle m'a sauvée. »

XIX

Guérison miraculeuse du R. P. Le Pailleur, Fondateur des Petites-Sœurs des Pauvres; en 1850.

La Supérieure-Générale des admirables Petites-Sœurs des Pauvres, Sœur Marie-Augustine, et son Assistante-générale, Sœur Marie de la Conception écrivaient de Rennes, le 15 septembre 1868, à M. Guillouzo, Chapelain de Sainte-Anne :

« Au commencement de 1850, notre bon Père Le Pailleur, étant à Tours, avait été pris de la fièvre typhoïde. Il avait échappé à la mort; mais la convalescence, loin de ramener les forces, se changea en une langueur générale et en une maladie de consomption. Plusieurs médecins furent consultés; tous déclarèrent que notre bon Père avait la poitrine prise, et qu'ils ne voyaient aucun moyen d'arrêter les progrès du mal.

Digitized by Google

« On ramena le bon Père à notre maison de Rennes. Il souffrait beaucoup, allait s'affaiblissant de jour en jour, ne prenait presque plus de nourriture, avait perdu tout sommeil, et était tellement faible, qu'il ne pouvait même plus descendre au jardin. Nous étions toutes plongées dans la désolation.

« La Mère-Générale, la Mère Assistante et la Mère Marie-Thérèse tinrent alors conseil et se réunirent dans une petite chambre voisine de celle du saint mourant. Et là, devant DIEU, n'attendant plus rien des hommes, elles délibèrent et font à sainte Anne, Patronne de la Bretagne, un vœu solennel. — Si sainte Anne leur rend leur bon Père et Fondateur, elles promettent :

1° De placer sous son invocation la maison des Petites-Sœurs des Pauvres qui allait se fonder à Bordeaux;

2° De mettre dans toutes les chapelles de leurs maisons une statue ou un tableau de sainte Anne;

3° D'ériger un autel en son honneur dans la maison-mère des Petites-Sœurs à Rennes;

4° De faire honorer désormais tout spécialement sainte Anne dans notre Famille, et d'ajouter chaque jour son invocation à celle des Saints-Protecteurs;

5° Enfin elles promettent à sainte Anne une neuvaine de Messes, avec un cierge brûlant

Digitized by Google

en son honneur pendant toute la neuvaine.

« Le bon Père ne savait rien de ce qui se passait ainsi si près de lui.

« O bonté de Dieu et de sainte Anne ! Notre bon Père qui ne prenait plus aucun repos, s'endormit paisiblement et passa une excellente nuit. Le matin, il sentit un changement complet dans sa position, et dit à la Mère-Générale : « Je ne sais ce qui est survenu. Il me semble que je suis guéri. »

« La Mère Marie-Augustine lui raconta le vœu fait la veille. A partir de ce moment la santé du bon Père Le Pailleur se releva si bien qu'à la fin de la neuvaine il était complétement guéri, et reprenait sans fatigue le cours de ses travaux.

« Les Petites-Sœurs des Pauvres doivent donc à sainte Anne la conservation de leur bon Père Fondateur, et demandent qu'un *ex-voto* rappelle cette grâce dans le sanctuaire de Sainte-Anne d'Auray.

« *Signé* : Sœur Marie-Augustine,
« Supérieure-Générale,

« Sœur Marie de la Conception,
« Assistante. »

« *P.-S.* — La bonne Mère Marie-Thérèse étant morte en août 1853, ne peut signer avec nous. »

Digitized by Google

Le lecteur se demandera peut-être pourquoi la relation de cette admirable guérison n'a été envoyée aux Archives de Sainte-Anne qu'en 1868, dix-huit ans après qu'elle avait eu lieu.

En voici la raison : ce ne fut que vers 1865, lorsque le pélerinage de Sainte-Anne reprit un nouveau lustre par l'érection de la grande basilique actuelle, que M. le Chapelain Guillouzo conçut l'heureuse idée de recueillir, comme cela se faisait jadis dans les Archives du sanctuaire, le récit authentique des faveurs et grâces miraculeuses, opérées par l'intercession de sainte Anne. Il écrivit, à cet effet, de divers côtés, et reçut, entre beaucoup d'autres, le touchant récit que nous venons de rapporter.

C'est dans ces nouvelles Archives, que M. Guillouzo a bien voulu me communiquer, que j'ai puisé tous les faits que je vais résumer ici. Par ce que l'on va lire, on pourra juger de ce qu'étaient, dans des temps meilleurs, plus propices à la foi et aux miracles qu'enfante la foi, les anciennes Archives de Sainte-Anne d'Auray, dispersées et détruites par l'impiété révolutionnaire.

Digitized by Google

XX

Un mot sur les certificats de médecins, en fait de miracles.

Quelques personnes s'étonneront peut-être de ne pas trouver, après les récits simples et naïfs des guérisons que nous allons rapporter, des certificats en règle des docteurs de la Faculté. La raison en est très-simple. En Bretagne, où l'on est droit et sincère, on juge avec beaucoup de sens que ces attestations de choses *évidentes* sont pour ainsi dire superflues et ne donnent pas la foi à ceux qui ne veulent point croire. Les récits émanant des personnes mêmes qui ont été l'objet du miracle ou qui en ont été les témoins oculaires, portent ici avec eux un cachet de vérité si évident, si lumineux que les certificats de tous les médecins du monde n'y ajouteraient absolument rien.

A-t-on besoin, je le demande, du certificat d'un médecin pour être assuré qu'une maladie reconnue incurable et guérie subitement après une communion ou une neuvaine, après une prière faite avec foi devant une statue, ou bien après l'aspersion de quelques gouttes de l'eau d'une fontaine, constitue un fait

Digitized by Google

absolument surnaturel, où ni la médecine ni la nature n'ont rien à voir?

Est-ce que j'ai besoin du témoignage d'un médecin quelconque pour être sûr qu'une phthisie pulmonaire arrivée au dernier degré, qu'une paralysie de la moelle épinière qui dure depuis plusieurs années, que des plaies gangréneuses, profondes et infectes, ne peuvent, sans un miracle, disparaître en un instant, sans laisser de trace, de cicatrice?

Est-ce que les fidèles d'autrefois avaient besoin d'un certificat de médecin, pour croire raisonnablement et fermement aux miracles de Notre-Seigneur, des Apôtres, des martyrs?

Si parfois une attestation de ce genre peut éclairer certains cas douteux, neuf fois sur dix, cela ne sert guère qu'à embrouiller la question, vu surtout le style, soi-disant scientifique, de la plupart des médecins qui semblent s'étudier à parler pour ne pas être compris. Après que les médecins ont constaté la maladie, sa gravité, son caractère incurable, si la guérison survient, subite, radicale, permanente, nous n'avons plus besoin d'eux ni de leurs certificats, pour croire, sans hésiter, à une intervention surnaturelle, c'est-à-dire à un miracle.

Et puis, disons-le bien haut, la science de la médecine est si courte, que, sauf des exceptions beaucoup trop rares, ses décla-

Digitized by Google

rations ou rien c'est à peu près la même chose. Sans compter que, sur vingt médecins, témoins de guérisons évidemment surnaturelles, inévitablement miraculeuses, il n'y en a quelquefois pas un qui ait la bonne foi de reconnaître les faits, et surtout le courage de les attester bien carrément. Elevés la plupart du temps dans un milieu de matérialistes et de libres-penseurs, ils ont une peur affreuse des lazzis de leurs confrères.

Ceux qui ne sont pas chrétiens, et il y en a malheureusement beaucoup, ont peur de la foi. L'un deux n'avait-il pas, cette année même (1876), la naïveté de refuser, à Sens, l'attestation *écrite* qu'on avait cru pouvoir réclamer de sa bonne foi, en face d'un magnifique miracle de Notre-Dame de Lourdes (une poitrinaire, phthisique au dernier degré, mourante, à l'agonie, instantanément et radicalement guérie par un peu d'eau de Lourdes) : « Je refuse, a-t-il dit, parce que cela pourrait servir à la cause religieuse ! » Sans oser le dire avec ce cynisme, beaucoup le pensent, et agissent en conséquence.

Un autre, après un refus analogue, s'en allait sombre et agité. « Cela ne fait rien, dit-il d'une voix sourde à un Monsieur qui l'accompagnait et de qui je le tiens; cela ne fait rien, et l'on dira tout ce que l'on voudra ; il n'y a que chez les catholiques que ces choses-là arrivent. »

Digitized by Google

Quant aux médecins qui ont le bonheur d'être chrétiens, il y en a bien peu hélas ! qui osent, devant un miracle évident pour eux, proclamer hautement et sans réticence les faits, les faits certains d'où découle nécessairement le miracle. En 1868, j'en ai connu un, à Paris, très-pratiquant, très-respectable, mais qui n'eut pas assez de courage pour braver l'opinion de la Faculté. Je lui parlais d'une guérison instantanée qu'il venait de constater lui-même. « Qu'en dites-vous, docteur ? lui demandai-je.— Comme chrétien, me répondit-il, je dis sans hésiter : « C'est un miracle. » Comme médecin, je dis. « C'est absolument inexplicable. »—« Et comme médecin—chrétien ? ajoutai-je... » Pas de réponse ; et jamais il ne voulut faire cette déclaration, bien simple pourtant : « Edmond D., âgé de 16 ans, demeurant rue de Rennes, à Paris, est resté pendant près de trois mois, à la suite d'une fièvre typhoïde, paralysé de la jambe droite, qui s'est atrophiée, s'est repliée en arrière, avec de vives douleurs, si bien que le talon touchait presque la hanche. La jambe malade s'était raccourcie déjà de sept ou huit centimètres. Après une neuvaine et une fervente communion, ce jeune homme a pu tout-à-coup étendre sa jambe, sauter hors de son lit, descendre un escalier de quatre étages, marcher sans difficulté. En foi de quoi, etc. »

Digitized by Google

Je le répète, tout chrétien qu'il était, il n'a pas osé !

Honneur aux médecins chrétiens, (dont le nombre, DIEU merci ! augmente et augmentera de jour en jour, grâce à nos institutions catholiques) qui mettent leur savoir au service de DIEU et qui, loin de reculer devant les railleries d'une impiété ignorante et aveugle, tiennent à honneur, toutes les fois que l'occasion s'en présente, de rendre gloire à la toute-puissance de DIEU et aux merveilles qu'il daigne opérer par sa sainte Mère et par ses Saints.

Pour nous, fidèles enfants de l'Église, mettons une bonne fois à la place qu'il mérite le fétichisme de la médecine matérialiste. Le bon sens, la simple et naïve vérité, avec son évidence bienfaisante, n'ont-ils pas plus de poids que tous les certificats possibles ?

Cela dit, nous allons rapporter, à la gloire de sainte Anne, et tels que nous les avons trouvés dans les nouvelles Archives, quelques-uns des faits miraculeux qui nous ont paru faire ressortir davantage la puissance, la bonté et la miséricorde de la grande Sainte qui, en sa qualité de Mère de la Sainte-Vierge et d'aïeule maternelle de Notre-Seigneur, se présente au monde comme la Patronne des mères et des grand'mères.

Digitized by Google

XXI

Guérison de deux petits enfants de Lorient

En juin 1862, le petit Albert Biot, fils d'un aide-commissaire de la marine, à Lorient, fut atteint, à l'âge de treize mois, d'un violent accès de croup. Les médecins, appelés en toute hâte, avaient fait d'inutiles efforts pour arrêter les progrès du mal. Au bout de quelques heures, ils déclarèrent l'enfant perdu sans ressource. Déjà le pauvre petit était étendu comme mort, quand son père, homme de foi et de cœur, a l'heureuse inspiration de le vouer à la bonne Mère sainte Anne, et fait vœu, si son enfant lui est rendu, de faire un pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray.

Aussitôt, le petit moribond ouvre les yeux, remue les jambes... Le médecin stupéfait s'approche, l'examine et le déclare sauvé.

Son père, M. Biot, dans un pèlerinage subséquent qu'il fit à Sainte-Anne le 30 octobre 1864, rédigeait et signait le procès-verbal de ce beau miracle de sainte Anne; et sa signature était authentiquée par M. Kerdaffret, alors Supérieur de Sainte-Anne et par un professeur du Petit-Séminaire.

Digitized by Google

Dans le mois d'avril 1864, arrivait de Lorient à Sainte-Anne, dans les bras de ses parents, un pauvre petit enfant âgé de deux ans et trois mois, nommé Léon-Joseph-Alexandre Jean. A l'âge de huit mois, il avait été atteint d'une affreuse maladie, qui venait, paraît-il, du cerveau et de la moelle épinière. Plusieurs médecins avaient été appelés; ils avaient essayé de tous les remèdes, et après dix-huit mois de traitement, ils avaient déclaré le mal absolument incurable. Le pauvre petit infirme avait les deux jambes raidies, dressées en l'air par devant, si bien que ses petits pieds touchaient ses épaules. C'était affreux à voir.

N'ayant plus rien à espérer des moyens naturels, ses parents désolés le vouent à sainte Anne; ils l'apportent à son sanctuaire béni. Devant la statue miraculeuse, l'enfant commence à étendre ses petites jambes, et au bout de peu de temps il marchait et sautait comme tous les enfants.

Le 30 octobre de la même année 1864, le père, la mère et l'enfant complétement guéri venaient, ainsi qu'une tante, accomplir leur pèlerinage d'actions de grâces.

Le procès-verbal est signé du père, de la mère, de la tante et de M. le Supérieur de Sainte-Anne.

Digitized by Google

XII

Guérison radicale d'une gastrite incurable. Mlle Léonide Poisson, d'Angers.

Une jeune personne d'Angers, nommée Léonide Poisson, avait été atteinte, en 1856, d'une maladie d'estomac très-grave, qui fut bientôt déclarée incurable. Elle rejetait tout ce qu'elle mangeait, tout ce qu'elle buvait, même une goutte d'eau. Sa faiblesse était telle, que la malade était devenue incapable de faire cent pas. La pauvre jeune fille vivait on ne sait comment. Elle languit dans ce douloureux état pendant huit mortelles années.

Animée d'une foi vive et d'une grande dévotion envers sainte Anne, mademoiselle Poisson se décida à faire, coûte que coûte, le lointain pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray. Le 5 septembre 1864, elle part pour Sainte-Anne, portée en voiture. Depuis plusieurs semaines, elle répétait avec une assurance croissante : « Si je vais à Sainte-Anne, je serai guérie. »

A Nantes, on essaya de soutenir ses forces défaillantes en lui faisant prendre un peu de nourriture ; mais elle la vomit immédiatement, selon sa triste habitude. Arrivée à Sainte-Anne

Digitized by Google

par le dernier train, à huit heures du soir, elle va droit à la fontaine des apparitions, se met à genoux, fait le signe de la croix, prend un verre d'eau et l'avale en disant avec cette foi qui opère les miracles : « Je ne la vomirai pas. »

Elle se rend à l'hôtel, demande un bouillon, qu'elle prend et qu'elle garde : plus de nausées, encore moins de vomissement. Elle passe une excellente nuit.

Le lendemain matin, sa première sortie est pour le sanctuaire, où son confesseur, vicaire de la cathédrale d'Angers, qui avait voulu l'accompagner, célébra pour elle la Messe, en l'honneur de sainte Anne. Après la communion et l'action de grâces, mademoiselle Léonide va prier longtemps devant la statue miraculeuse; et en sortant de l'église elle s'écrie toute triomphante et les larmes aux yeux : « Je suis guérie! Sainte Anne m'a guérie! »

Depuis lors, tous les symptômes du mal ont complétement disparu; plus de vomissement, plus de faiblesse; elle peut marcher des journées entières, comme les personnes les mieux portantes et sans en être incommodée; plus aucune trace de la terrible gastrite qui la consumait. Sa guérison avait été non-seulement instantanée, mais radicale.

Mademoiselle Léonide Poisson revenait à

Digitized by Google

Sainte-Anne, le 25 juillet 1865, en pèlerinage d'action de grâces; et le vénéré Supérieur, M. Kerdaffret, après avoir longtemps causé avec elle au parloir, s'écriait tout ému : « Je viens de la voir; sa santé se soutient admirablement depuis sa guérison. »

Le procès-verbal est signé de M. l'abbé A. Ledoyen, vicaire de la cathédrale d'Angers et de M. Kerdaffret.

XIII

Le capitaine Goulven et la frégate *Eva-Honorine* novembre 1864.

Le capitaine Goulven, commandant la frégate française *Eva-Honorine*, de Lorient, écrivait, le 1er décembre 1864, à M. Guillouzo, Chapelain de Sainte-Anne :

« Le 11 novembre dernier, je partis pour l'Angleterre et je fus assaillis par une violente tempête, au sud-est des rochers du Grand-Charpentier, après la pointe de l'Eve. Deux vagues furieuses jettent violemment le navire à babord, sur le flanc. Mes hommes n'ont que le temps de s'accrocher aux chaînes et aux cordages, pour ne pas être emportés. « Mes enfants! m'écriai-je en voyant l'imminence du danger; mes enfants! invoquons notre Mère sainte Anne! Promettons-lui, si

Digitized by Google

nous échappons, de faire son pèlerinage et de faire dire une Messe en son honneur. »

» Pendant neuf heures, mer furieuse; nous ne cessions d'être entre la vie et la mort; nous étions ballotés au milieu des récifs les plus dangereux, sans en toucher aucun. Enfin, nous échouâmes doucement sur la côte, près la chapelle Saint-Marc. Tous alors nous sommes hissés et sauvés par les bons habitants, proclamant hautement, comme cela était manifeste, que, perdus sans espoir, nous devions à sainte Anne notre salut.

» Ce récit, Monsieur le Chapelain, sera un témoignage de reconnaissance de plus à conserver dans les Archives de l'église de notre bonne Mère sainte Anne.

» Signé : GOULVEN
» Capitaine de frégate. »

XXIV

Le petit mousse de sainte Anne.

Voici un trait bien touchant de cette foi admirable qui attire si souvent sur nos braves marins les bénédictions toutes-puissantes de la Mère de la Sainte-Vierge. Sans être tout à fait un miracle, il a sa place tout indiquée à côté des miracles.

Le capitaine Duchesne, commandant le

Digitized by Google

steamer *le Washington*, écrivait, lui aussi, au Chapelain de Sainte-Anne, et lui racontait, avec toutes sortes de détails techniques inutiles à reproduire ici, comment le 21 octobre 1864, il avait recueilli et sauvé, dans l'Océan, un petit moûsse du navire *Fleur-des-Bois*, naufragé en revenant de la Martinique en France. L'enfant n'avait guère que dix ans.

Le 3 octobre 1864, une effroyable tempête avait assailli le navire en plein Océan, et l'avait bientôt démantelé. Tous les mâts avaient été brisés les uns après les autres; le capitaine et les hommes de l'équipage s'étaient jetés à la mer sur des épaves, le navire étant presqu'entièrement sous l'eau et menaçant à chaque instant de sombrer. Seul, l'arrière du navire demeurait encore au-dessus de l'eau après la tempête. La cargaison, plus légère que l'eau, avait empêché le vaisseau de couler entièrement.

De tout l'équipage il n'était resté, sur cet arrière, que le capitaine en second, dont la jambe droite était fracassée en deux endroits, et un pauvre petit mousse qui ne savait pas nager. Ils s'étaient tous deux amarrés de leur mieux sur les bossoirs de l'arrière, et de là ils avaient vu disparaître, noyés les uns après les autres, tous leurs compagnons d'infortune.

Digitized by Google

Ils flottaient ainsi au gré de la mer, n'ayant d'autre aliment que des cocos, qu'ils étaient parvenus à disputer au naufrage. Cette torture dura depuis le 3 octobre jusqu'au 19 !...

Alors, vaincu par les horribles souffrances de la faim, de sa jambe cassée et du désespoir, le malheureux second s'abandonna à la mer et disparut, laissant le petit mousse tout seul, à moitié mort.

Deux jours après, le 21, le capitaine du steamer *Washington*, que la Providence et sainte Anne sans doute, avaient conduit près de là, recueillit le pauvre enfant : il y avait dix-huit jours qu'il se trouvait en face de la mort! Il était sans connaissance et perclus de tous ses membres. On le frictionna, on le réchauffa, et on parvint à le ramener à la vie.

Quand le petit mousse eut tout à fait repris ses esprits et put recommencer à parler, le bon capitaine lui dit entr'autres : « Est-ce que cet accident ne va pas te dégouter de la mer, mon garçon? — De la mer? répondit l'enfant d'un ton résolu ; je l'aime plus que jamais ! — Et à quoi pensais-tu pendant ton naufrage, dans cette affreuse position? — A sainte Anne, répliqua le petite mousse. J'avais dix francs dans ma poche ; de temps en temps je les touchais en me disant : « Si j'échappe, j'en achèterai un beau cierge pour la bonne Mère sainte Anne d'Auray. »

Digitized by Google

Le mousse a été rapatrié; et, bien que l'histoire ne le dise pas, on peut-être bien sûr que sainte Anne a eu son « beau cierge. »

XXV

Le petit Joseph-Marie Dréan, de Plouay, 27 avril 1865.

François Dréan et sa femme, modestes cultivateurs du hameau de Kernoven, paroisse de Plouay (Morbihan), apportaient à sainte Anne, le 2 juin 1865, et présentaient au Supérieur et au Chapelain de Sainte-Anne un beau petit garçon de quatre ans, nommé Joseph-Marie, parfaitement bien portant, qui riait, jouait, sautait. C'était leur enfant à qui, six semaines auparavant, la bonne sainte Anne avait sauvé la vie d'une manière bien extraordinaire.

Le 27 avril précédent, une heure après-midi, François Dréan, accompagné de sa femme, de sa fille et de son jeune valet de ferme Joachim Jaric, conduisait vers un de ses champs une grosse charrette chargée de filasse et traînée par deux bœufs.

Son petit garçon, Joseph-Marie, suivait l'attelage.

Lorsqu'on fut arrivé à l'endroit choisi pour faire sécher la filasse, Marie-Anne Dréan

Digitized by Google

monte sur la charrette pour décharger, et le petit garçon se met à jouer près de là.

Tout à coup les bœufs s'épouvantent on ne sait de quoi, et se rejettent brusquement du côté où l'enfant jouait. En un instant il est renversé : la roue gauche de la charrette, nouvellement ferrée et parsemée de gros clous saillants, l'atteint à la tête ; le pauvre petit est perdu !

La mère pousse un cri, et, en vraie Bretonne, elle voue son enfant à « la bonne Mère sainte Anne, » en lui promettant une Messe. Le père, lui aussi, a vu le danger ; il s'élance pour essayer d'arracher le petit à la mort ; mais atteint lui-même en pleine poitrine par un des pieux de la charrette, il est renversé du côté opposé. Il se relève, court à son enfant... La roue était arrêtée et portait de tout son poids sur la tête du petit Joseph. La lourde voiture (avec sa charge, elle pesait plus de six cents kilos) était inclinée de cinquante à soixante centimètres du côté où gisait l'enfant. Celui-ci, étendu sur le côté gauche paraissait dormir ; sa petite tête portait sur le sol dur et très-sec d'une ornière, de quelques centimètres à peine de profondeur. Tout le poids de la charrette reposait donc sur elle...

Eperdu, le pauvre père saisit la robe du petit. O prodige ! il retire son enfant, sans le

Digitized by Google

moindre effort, de dessous cette masse qui aurait dû le broyer; et à peine la tête de l'enfant est-elle dégagée, que la roue s'enfonce de tout son poids dans l'ornière.

Il n'y avait à cet endroit aucune cavité qui pût garantir la tête de l'enfant, ainsi que l'a constaté peu d'heures après un vicaire de Plouay, M. l'abbé Carrel. Comme nous l'avons dit, le sol était sec et dur; et, humainement parlant, la tête du petit Joseph-Marie devait être écrasée mille fois pour une.

Au moment où on le retira, l'enfant rendait, il est vrai, un peu de sang par la bouche, le nez et les oreilles; et son petit bonnet était coupé au-dessus de l'oreille par un des clous de la roue; mais aucun mal apparent, aucun cri qui indiquât la moindre douleur; et quelques minutes après, le petit bonhomme recommençait à jouer comme si de rien n'était.

Le lendemain soir néanmoins, le petit Joseph-Marie entra quasi-subitement en une sorte d'agonie; et l'on remarqua pour la première fois, au-dessus de son oreille gauche ainsi qu'auprès de son petit nez, les marques distinctes de deux gros clous de charrette, qui démontraient jusqu'à l'évidence que la roue avait en plein reposé et pesé sur sa tête. Les pauvres parents étaient au désespoir.

Digitized by Google

Les voisines étaient accourues et s'étaient mises en prières, pour assister à l'agonie et à la mort du petit. Plusieurs fois on le crut mort. Tout espoir semblait perdu. « Si vous l'avez voué à quelque Saint, dit aux parents une brave femme, il faut accomplir votre vœu. » La mère dit alors qu'au moment où son fils tombait, la veille, sous la roue de la charrette, elle l'avait voué à sainte Anne et avait promis une Messe. « Oh ! s'écrie le père en pleurant, si la bonne sainte Anne veut me rendre mon fils, je lui donne, en outre de la Messe vouée par ma femme, le prix du meilleur de mes bœufs. »

Aussitôt, second prodige ! le petit mourant ouvre les yeux, reprend connaissance et commence à parler. Le lendemain, il chantait gaiement dans son lit ; et le surlendemain, il courait les champs, se portant mieux que jamais. Il n'avait conservé de son accident que la marque bleuâtre des deux gros clous, à la racine du nez et au-dessus de l'oreille.

C'est ce petit ressuscité de sainte Anne que l'on présentait le 2 juin à M. le Supérieur ; et François Dréan, fidèle à sa promesse apportait, pour les frais de la basilique en construction, le prix de son meilleur bœuf, 225 francs.

Le procès-verbal est contresigné par M. Kerdaffret, Supérieur de Sainte-Anne, et par M. Guillouzo, Chapelain.

Digitized by Google

XXVI

Une jeune paralytique subitement guérie le 12 octobre 1864.

Mademoiselle Marie de la Grostière, de Saint-Christophe-du-Ligneron (Vendée), était tombée gravement malade, au mois de février 1864, et avait bientôt perdu l'usage de ses jambes. Trois médecins, appelés successivement auprès de la jeune fille, avaient dû reconnaître l'impuissance de leur art pour la ramener à la santé.

N'ayant plus aucun espoir du côté de la médecine, la jeune infirme se tourne vers sainte Anne, se consacre à elle et fait vœu, si elle guérit, d'aller cinq fois en pèlerinage à son sanctuaire d'Auray.

Escomptant bravement sa guérison et les puissantes bontés de sainte Anne, elle part en voiture le 11 octobre, et arrive, le 12 au matin, à Sainte-Anne. Elle entend la Messe au sanctuaire, et elle boit un verre d'eau qu'on lui apporte de la fontaine: aucun effet sensible n'apparaît encore. Mais la jeune chrétienne ne se décourage pas; elle se fait porter à la fontaine, elle se fait frotter les jambes avec l'eau de cette source que sainte Anne a sanctifiée jadis par sa miraculeuse

Digitized by Google

présence... Et voici que, dès les premières lotions, elle se lève, et marche sans aucune peine! Guérison complète, instantanée.

La déposition est signée par Mademoiselle de la Grostière elle-même, et authentiquée par M. le Chapelain de Sainte-Anne.

Le 27 juillet 1867, la bienheureuse miraculée revint pour une neuvaine de Messes et de communions d'actions de grâces. Sa santé était excellente. Mademoiselle Marie de la Grostière fait de longues courses sans en être aucunement incommodée.

Seconde attestation, signée par elle-même, en présence de M. Kerdaffret, Supérieur.

XXVII

Le jeune négociant breton, en 1865.

Pendant les vacances de l'année 1865, deux jeunes touristes entraient dans l'ancienne église de Sainte-Anne, non pour y prier, mais pour y tout regarder et examiner en simples curieux. Arrivés devant la statue miraculeuse, l'un d'eux, pris d'une subite émotion, tombe à genoux et se met à pleurer ; l'autre, qui ne s'en était pas aperçu, continue d'examiner les *ex-voto* et les autres curiosités de l'église. Au bout de quelques instants, se voyant seul,

Digitized by Google

il cherche son compagnon et le trouve agenouillé, tout en larmes, aux pieds de sainte Anne.

« Qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce que tu fais là ? lui dit-il d'un air plus qu'étonné. » Mais le jeune homme lui déclara d'un ton grave et décidé qu'il entend rester là et qu'il renonce à son voyage. Impatienté de cette réponse, le camarade sort de l'église et reprend seul le chemin de fer.

Que s'était-il donc passé?

Ce jeune homme que sainte Anne venait de terrasser et de toucher si extraordinairement, était fils d'un riche négociant du diocèse de Rennes, nommé M. R..... Il avait vingt-sept ans. Après une pieuse et excellente jeunesse, passée au collége des Pères Eudistes de Redon, il avait eu le malheur de se laisser entraîner bientôt par de mauvais camarades et, depuis neuf ans qu'il avait quitté ses bons maîtres, il semblait avoir complétement oublié leurs leçons et leur direction. Il avait perdu son père; et sa mère et sa sœur, deux saintes femmes s'il en fût, priaient incessamment pour lui, afin d'obtenir sa conversion. Cette grâce, si longtemps, si instamment demandée, c'était au grand sanctuaire de sainte Anne qu'elle venait d'être accordée.

Le jeune R..... pleurait donc et priait, sous l'empire d'une émotion qu'il n'avait jamais ressentie.

Digitized by Google

Le Chapelain, qui passait en ce moment, l'aperçut, fut touché de son attitude et de ses larmes, et s'approcha de lui pour le consoler. « Qu'avez-vous, Monsieur ? lui dit-il avec bonté. Puis-je quelque chose pour vous? — Je le crois bien ! lui répondit aussitôt M. R..... Je désire me confesser. Voulez-vous m'entendre? » Et suivant le bon prêtre à la sacristie, il tomba à ses pieds, et fit de tout son cœur la confession de ses fautes.

Le lendemain matin, il scella sa réconciliation avec le bon Dieu par une humble et fervente communion. Et bientôt l'heureux converti de sainte Anne partait pour le noviciat des Pères Jésuites à Angers.

Quelques mois après, le Chapelain montrait l'enclos du sanctuaire et du Petit-Séminaire à quelques dames venues au pélerinage. Il ne les connaissait pas. Elles vinrent à lui demander si, depuis quelque temps, aucun miracle, aucun fait extraordinaire ne s'était passé aux pieds de la bonne Mère sainte Anne. Il leur répondit que bien souvent il était l'heureux témoin des miséricordes de sainte Anne; et, entr'autres, il leur raconta l'histoire du jeune négociant converti. Il les vit fondre en larmes. Tout ému lui-même, il put à peine leur en demander la cause. « C'est mon fils, dit la plus âgée de ces dames. — Oh ! alors, reprit le bon Chapelain, je com-

Digitized by Google

prends vos larmes; ce sont des larmes de reconnaissance, DIEU a exaucé vos prières, par l'intercession de sainte Anne. »

Plusieurs années après, le Père R....., tout récemment ordonné prêtre, venait dire sa Messe d'actions de grâces au sanctuaire de sa céleste bienfaitrice.

En 1875, M. Guillouzo me racontait lui-même les touchants détails de cette conversion merveilleuse, et ajoutait que le pauvre Père R..... était devenu poitrinaire et que les médecins en désespéraient. En effet, il est mort cette année-ci (1876), et très-saintement, au noviciat d'Angers, à la fin de mai ou au commencement de juin.

M. Guillouzo me disait à cette occasion qu'à chaque instant des conversions de ce genre, tout à fait inespérées, venaient réjouir son ministère et raviver de jour en jour son absolue confiance en la miséricordieuse puissance de sainte Anne.

XXIII

Guérison subite et radicale de Mlle Albine de la Brèque, de Pont-l'Abbé, en 1864.

Mademoiselle Albine de la Brèque, de Pont-l'Abbé (Finistère), était atteinte d'une

Digitized by Google

maladie organique très-grave, très-douloureuse ; et quatre habiles médecins, trois de Quimper et un de Paris, l'avaient jugée incurable. Bientôt réduite à l'extrémité, elle dut recevoir les derniers sacrements et se préparer à la mort.

Mais voici que la jeune fille, ranimant sa foi et comme dominée par un secret et invincible espoir, fait vœu d'aller demander à sainte Anne sa guérison. Elle part, malgré son médecin, qui déclare que c'est insensé, qu'elle mourra en chemin. Elle arrive au sanctuaire se fait porter devant la sainte image, où elle prie avec toute la ferveur dont elle est capable.

Aussitôt elle sent ses douleurs s'apaiser, puis disparaître complétement ! Transportée de bonheur, elle se lève, laisse là ses béquilles, et rentre chez elle, à Pont-l'Abbé, à la grande joie et stupéfaction de tous ceux qui l'avaient vue mourante.

Son médecin avoua franchement que cette guérison était « tout à fait surnaturelle. »

Depuis cette époque, M^lle^ Albine de la Brèque n'a cessé de jouir d'une excellente santé. Le 5 octobre 1865, elle revenait à Sainte-Anne, en actions de grâces, et signait de sa propre main le procès-verbal de sa miraculeuse guérison. Avec elle signèrent M. le Supérieur et un professeur de Sainte-Anne, ainsi qu'un autre témoin.

Digitized by Google

XXIX

Admirable conversion d'un mari ivrogne, en 1864

Depuis 1864, arrive en pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray, au moins une fois chaque année, une sainte femme, vraie Bretonne par l'énergie de sa foi, à qui sainte Anne a rendu le bonheur. Voici son histoire, recueillie de sa propre bouche et de celle de son mari, par M. Guillouzo, de qui je la tiens. Ils ont répété maintes fois le même récit devant plusieurs professeurs du Séminaire de Sainte-Anne, qui en ont pleuré d'attendrissement.

Cette brave femme, née dans le diocèse de Rennes, était mariée depuis vingt-quatre ans avec un employé du chemin de fer de l'Ouest, nommé Georges V***, lequel, empêché par l'esclavage déplorable de son service d'assister à la Messe, de sanctifier ses dimanches et de remplir ses devoirs religieux, s'était bientôt abandonné à tous les désordres, et en particulier à l'ivrognerie. Il remplissait, tant bien que mal, son petit emploi à la gare Montparnasse, à Paris.

Sa malheureuse femme avait tout fait pour obtenir sa conversion : prières continuelles, neuvaines à Notre-Dame-des-Victoires, neu-

Digitized by Google

vaines à Notre-Dame de Fourvières, supplications, bonnes paroles, bons exemples, tout avait échoué. Georges V*** était devenu un ivrogne proprement dit, un ivrogne de profession, un ivrogne incurable. Il y avait douze ans que cela durait : la pauvre femme était complétement découragée.

En 1864, elle entend parler des miracles incessants de sainte Anne, dans son sanctuaire d'Auray. Le courage lui revient au cœur. « J'irai, se dit-elle; j'irai à pied ; et j'obtiendrai de sainte Anne la conversion de mon mari. » Elle part, sans en rien dire à personne; elle arrive à Sainte-Anne, les pieds tout en sang, brisée de fatigues; elle avait fait cent trente lieues, plus de cinq cents kilomètres ! Elle va droit à l'église, prie, supplie sainte Anne; et après une longue station devant la statue miraculeuse, elle va à la fontaine pour y laver ses pauvres pieds ensanglantés. Elle les retire guéris : plus de douleurs, plus de plaies, plus même de fatigue. Elle se sent animée d'un courage tout surnaturel.

Elle retourne à la statue pour remercier sainte Anne de cette première grâce; mais malgré sa confiance inébranlable, malgré la faveur surnaturelle qui vient de lui être accordée et dont elle sent tout le prix, elle est triste, et s'en va avec le sentiment intime que sa prière n'est point encore exaucée

Digitized by Google

Elle retourne à Paris, comme elle était venue, à pied, priant tout le long de la route.

Arrivée chez elle, elle trouve son mari furieux, exaspéré. « Où as-tu été? lui crie-t-il. » Elle ne répondit rien. Il la frappa rudement.

« J'y retournerai, se dit-elle; j'obtiendrai sa conversion. » Et peu après elle repart, comme la première fois, à pied.

Arrivée au sanctuaire, elle se prosterne la face contre terre devant la sainte image et y reste un long temps, abîmée dans la prière. « Bonne Mère sainte Anne! répète-t-elle en sanglotant; convertissez mon mari! Donnez-moi l'âme de mon mari! » Alors elle entend distinctement au dedans d'elle ces paroles: « Femme, lève-toi, tu trouveras ton mari converti. » C'était la voix sacrée de la Mère de la Reine du ciel. La fidèle Bretonne était exaucée!... Elle repart aussitôt, sans penser à se reposer un moment; mais, cette fois, elle prend le premier train du chemin de fer.

En arrivant à la gare Montparnasse, elle trouve, au sortir du wagon, son mari, qui était venu là sans savoir comment ni pourquoi. Il l'attendait. Il la reçoit à bras ouverts, avec une affection à laquelle il l'avait depuis longtemps déshabituée; son visage même était tout changé. Sans demander à sa femme d'où elle vient, il lui dit avec émotion : « Que s'est-il donc passé, ma pauvre amie?

Digitized by Google

Depuis que tu es partie, je n'ai pas eu un moment de repos. Je me suis trouvé tout autre. Il a fallu, bon gré, mal gré, que j'aille me confesser. J'ai communié. A présent, je suis tout changé et décidé à vivre désormais en bon chrétien. Tu vas être heureuse, je te le promets ! » L'excellente femme, les larmes aux yeux, lui raconta alors ce qu'elle avait fait, ses pèlerinages à pied, ses promesses à sainte Anne ; et tous deux ils bénirent le bon DIEU de ses miséricordes.

A son premier pèlerinage d'actions de grâces à Sainte-Anne d'Auray, madame V... disait à M. Guillouzo et à plusieurs prêtres du Séminaire présents à la sacristie : « Aux pieds de sainte Anne, j'étais résolue à l'emporter ou à mourir. Je lui disais : « Vous me « rendrez mon mari ; je reviendrai à pied « tant que vous ne me l'aurez pas converti. « Vous exaucerez ma prière, ou je mourrai « de fatigue en chemin ! »

Depuis lors, Georges V... et elle viennent fidèlement chaque année en pèlerinage à Sainte-Anne. En 1874, Georges V... disait tout joyeux à M. Guillouzo : « Maintenant, je suis tout au bon DIEU. Je communie au moins une fois par semaine. Pour pouvoir faire ma religion, j'ai dû demander un changement d'emploi : au lieu de travailler le jour, je travaille la nuit. C'est plus dur ; mais

Digitized by Google

j'aime mieux cela, au moins je suis libre de servir DIEU. »

A son pèlerinage de 1875, il disait : « On est venu jadis ici pour moi : cette fois j'y viens pour ma pauvre fille, qui n'a pas autant de religion que je voudrais. Je viens demander pour elle un bon mari, bien solide, bien chrétien. »

Une conversion de ce genre n'est-elle pas un miracle aussi extraordinaire que toutes les guérisons du monde? Maintenant, comme toujours, la foi transporte les montagnes, guérit les maladies inguérables et convertit jusqu'aux ivrognes.

XXX

La Sœur de Notre-Dame-de-la-Charité ; Marseille, 4 août 1866

Au couvent des Religieuses de Notre-Dame de-la-Charité de Marseille, la Sœur Lequellec, Bretonne, comme l'indique son nom, fut prise, le 26 février 1864, d'une pleurésie très-grave, qui la mit bientôt à deux doigts de la mort. Les médecins, n'espérant plus rien, avertirent la Supérieure, et la pauvre Sœur reçut l'Extrême-Onction.

Un peu de mieux se produisit d'abord; mais des chutes et des rechutes continuelles

Digitized by Google

laissèrent la malade dans un bien triste état jusque vers la fin de juillet. Le 26, fête de sainte Anne, la Sœur Lequellec invoqua la sainte Mère de Marie immaculée avec une foi et une ferveur toutes particulières. Le soir, on crut qu'elle allait passer, dans une violente crise de palpitations et d'étouffements ; et le lendemain matin, le médecin constata, hélas ! une paralysie aux poumons ; la mort devait être imminente ; c'était une affaire de quelques jours à peine. On donna de nouveau l'Extrême-Onction à la mourante.

Mais toute la Communauté s'était mise en prières, et, dès la veille, elle avait commencé une grande neuvaine à Sainte-Anne. On pria si bien que, le neuvième jour, 4 août, contre toute possibilité humaine, la guérison de la mourante était complète ; la Sœur faisait la sainte Communion, avec toutes les autres, à la Messe de Communauté ; elle reprenait tous les exercices et travaux de la vie commune, et, depuis ce jour, sa santé n'a cessé d'être parfaite.

Tel est le récit qu'elle fit elle-même de sa maladie et de sa miraculeuse guérison à M. le Supérieur de Sainte-Anne, qui en a dressé et signé le procès-verbal.

Digitized by Google

XXXI

Quadruple guérison instantanée de Mlle Marie Fuseau, du Créal (Morbihan), mai 1866.

Une pauvre jeune fille du Créal, dans l'île de Groix, entre Vannes et Lorient, était tombée malade, en 1856, à l'âge de vingt ans, et avait perdu à la fois la parole, l'ouïe et la vue; bientôt enfin la pauvre créature perdit la raison. Elle ne vivait plus que d'une vie quasi-animale. Soins inutiles des médecins, qui l'abandonnèrent après avoir essayé divers traitements.

Il y avait dix ans que l'infortunée végétait en cet état, lorsque, au mois de mai 1866, elle fut prise de crises si violentes qu'on avait cru devoir lui faire administrer l'Extrême-Onction sous condition. En même temps ses parents eurent l'inspiration de la vouer à sainte Anne; après avoir prié de tout leur cœur, ils la frictionnèrent avec un peu d'eau de la fontaine des apparitions... O bonté de sainte Anne! l'infirme mourante recouvre immédiatement, sans transition, la parole d'abord, puis l'ouïe, puis la vue, puis la raison!...

Ainsi rétablie, ou, pour mieux dire, ainsi ressuscitée, Marie Fuseau fit en actions de

Digitized by Google

grâces le pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray, et signa elle-même la relation authentique de tous ces faits. Un prêtre de l'île de Groix, qui en avait été témoin, voulut, en l'honneur de sainte Anne, joindre sa signature à celle de l'heureuse miraculée.

XXXII

Marie-Françoise Gétin, de Nivillac (Morbihan), veille de Noël 1866

Une autre pauvre fille bretonne, nommée Marie-Françoise Gétin, de la paroisse de Nivillac, avait été prise, en 1861, de terribles convulsions qui lui avaient tordu et paralysé les membres. Ses deux pieds étaient tellement contrefaits, tellement retournés en dedans, qu'il lui était devenu absolument impossible de marcher. Elle avait alors vingt ans.

En vain deux médecins essayèrent-ils tous les remèdes : aucune amélioration n'était survenue, et la pauvre infirme, dont les souffrances étaient intolérables, fut admise, après cinq ans, aux Petites-Sœurs des Pauvres de Vannes.

Un jour qu'elle souffrait plus encore que d'habitude, la pauvre estropiée tourna les yeux vers sainte Anne et se sentit poussée à faire le vœu d'un pèlerinage à son sanctuaire,

Digitized by Google

afin d'y implorer sa délivrance. C'était le 20 novembre 1866.

En même temps, Marie-Françoise commence, avec quelques-unes des Petites-Sœurs, une neuvaine à l'Immaculée-Conception, qui est le grand mystère et le principe des gloires de sainte Anne. Le quatrième jour de la neuvaine, le bras droit devient libre et se trouve tout à coup guéri.

Le lendemain, cinquième jour, guérison instantanée du bras gauche.

Le 8 décembre, Marie-Françoise, de plus en plus confiante en la protection de sainte Anne, s'est préparée à la sainte Communion; deux personnes la portent à la Sainte-Table, d'où elle revient seule à sa place.

Cependant la guérison n'est pas encore complète : la pauvre fille peut marcher, il est vrai, mais ses deux pieds sont encore contournés en dedans. Elle renouvelle son vœu d'aller en pèlerinage à Sainte-Anne, afin que la Mère de la Vierge Immaculée y parachève et y couronne son œuvre. Elle recommence une neuvaine.

La veille de Noël, sixième jour de la neuvaine, elle part pour Sainte-Anne, en compagnie de la Sœur Albertine. A neuf heures, elle entre dans la chapelle ; elle communie à la Messe de M. Guillouzo. De retour à sa place, elle éprouve de violentes douleurs dans ses

Digitized by Google

pauvres pieds, si bien qu'elle tombe en défaillance... Au bout de quelques instants, elle revient à elle; ô bonheur ! la guérison est complète, cette fois : les deux pieds sont revenus à leur état normal !

Après une fervente action de grâces, Marie-Françoise et la Sœur Albertine allèrent tout raconter à M. Guillouzo, qui recueillit aussitôt leur déposition et la consigna dans les Archives du pèlerinage.

XXXIII

Miraculeuse préservation de Marie-Anne Le Floch, de Languidic (Morbihan), 6 septembre 1867.

Le 17 octobre 1867, se présentait à Sainte-Anne, pour déposer devant M. le Chapelain Guillouzo, M^lle^ Marie-Anne Le Floch, propriétaire à Languidic, accompagnée de sa servante Gillette Lancelot, et de ses deux domestiques Louis Sénéchal et Pierre Talé.

Le 6 septembre, à onze heures et demie du soir, M^lle^ Marie-Anne Le Floch, qui s'occupait elle-même et fort activement de ses affaires, sortit de son appartement pour aller réveiller son fermier et lui donner quelques ordres pressés.

Dans la cour qu'elle dut traverser, il y a un puits, profond de trente-six pieds, et dans

Digitized by Google

lequel il y avait alors cinq pieds d'eau. Au milieu de l'obscurité, elle heurte le rebord du puits; elle veut s'y appuyer, met la main dans le vide, perd l'équilibre et tombe dans le puits, laissant contre les parois sa coiffe, avec quelques mèches de cheveux...

Au fond de l'eau, et ayant perdu tout à fait connaissance, Mlle Le Floch invoque sainte Anne, prononce son nom béni, et se recommande à Dieu... Puis, plus rien!

Son domestique Louis Sénéchal la voit tomber et s'écrie : « Sainte Anne! sainte Anne! » Et il court prévenir la famille. Dès qu'elle apprend le malheur arrivé à sa maîtresse, Gillette la recommande aussitôt à sainte Anne; et tous de pousser, comme par instinct, le cri de la foi bretonne : « Sainte Anne! sainte Anne! »

On accourt; on jette à Marie-Anne une corde... Mais on ne sent rien; on n'entend rien : la pauvre dame était ou noyée ou sans connaissance. Pierre Talé se décide à descendre dans le puits.

O merveille! Arrivé au fond, il trouve sa maîtresse privée de toute connaissance, mais parfaitement vivante et comme ravie en esprit. Elle était comme assise, suspendue au-dessus de l'eau, la tête et le dos appuyés sur la paroi du puits, et elle tenait machinalement la corde à la main. Pierre Talé la saisit

Digitized by Google

et veut la retirer. « Je suis bien ici, lui dit-elle tranquillement; je suis dans l'église de Sainte-Anne. — Mais non, Mademoiselle, répond Pierre tout surpris; vous êtes dans le puits. — Non, non. Oh! qu'il fait beau dans l'église de Sainte-Anne! La chapelle n'est pas encore terminée; mais il fait beau dans cette église. » Et comme le bon Pierre faisait des efforts pour la soulever : « Laissez-moi dans l'église de Sainte-Anne, lui dit-elle. Je vois ici sainte Anne près de moi; je la vois tenant sa Fille par la main... Laissez-moi avec sainte Anne. »

Quand elle fut retirée du puits, elle dit, toujours hors d'elle-même et dans une sorte d'extase : « Eh bien, me voici arrivée; je viens de Sainte-Anne. Voilà mon voyage terminé. Je suis toute mouillée, mais bien contente. »

Ses serviteurs la transportèrent dans son appartement. On l'essuya, on la sécha; et pendant qu'on lui mettait des vêtements secs, elle revint à elle, et dit avec étonnement : « Comment!... Je vois bien que je suis tombée dans le puits. » Ensuite, elle mangea et de bon appétit. Elle se mit au lit, à une heure environ après minuit, s'endormit d'un sommeil paisible, et passa une excellente nuit.

Le lendemain matin, santé parfaite; au-

Digitized by Google

cune trace du terrible accident, où la bonne sainte Anne lui a si miraculeusement sauvé la vie.

Déclaration faite et signée devant Mgr l'Évêque de Vannes lui-même et M. Guillouzo.

« Nous avons lu nous-même cette déclaration de Mlle Le Floch, qui a été dictée à M. Guillouzo.

« *Signé* : † JEAN-MARIE, *Év. de Vannes.* »

XXXIV

Guérison d'une fistule cancéreuse. Madame Gaulé, de Bain, près Redon.

Le 5 novembre 1867, à l'occasion d'une nouvelle grâce très-signalée qu'elle venait d'obtenir du cœur maternel de sainte Anne, madame Gaulé, de Bain, diocèse de Rennes, écrivait à M. le Chapelain de Sainte-Anne :

« En 1850, accablée de souffrances et tourmentée particulièrement par une fistule cancéreuse incurable, je fis vœu d'aller en pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray, à pied à partir de Vannes. Aussitôt je me sentis soulagée; je fis mon pèlerinage, et depuis lors mon affreuse maladie a entièrement disparu. Gloire à sainte Anne! »

Digitized by Google

XXXV

Les deux petits enfants Jaffré, de Plouhinec; février et mars 1867.

Une bonne mère de famille, la femme Marie Jaffré, de Plouhinec (Morbihan) voyait, le 5 février 1867, un de ses enfants tomber très-dangereusement malade. Il rendait le sang à pleine bouche, et l'on commençait à désespérer: La pauvre mère le voue à sainte Anne avec une grande confiance. Immédiatement, amélioration inexplicable; les symptômes alarmants disparaissent les uns après les autres; et dès le lendemain, le bon petit, frais et rose, était rendu à une parfaite santé, riait, mangeait, sautait sous les yeux de son heureuse mère.

Le 7 mars de la même année, son autre enfant, Jean-Vincent, âgé de cinq mois, tombe à terre auprès d'elle, pendant qu'elle épluchait des carottes avec un couteau fort pointu. Elle se précipite pour le relever; et le couteau s'enfonce profondément dans l'œil du pauvre petit.

Stupéfaite, épouvantée, Marie Jaffré demeure tout interdite; elle n'ose pas retirer le couteau, de peur de voir couler l'œil avec le sang de son petit garçon.

Digitized by Google

« O sainte Anne! s'écria-t-elle, sainte Anne, gardez l'œil de mon enfant! » Et pleine de confiance, elle se penche, saisit hardiment le couteau et l'arrache... Chose admirable! Pas une goutte de sang ne jaillit; point de trace de blessure. Tout terrible qu'il était, l'accident n'eut aucune suite.

En témoignage de sa reconnaissance, Marie Jaffré envoya sans retard à M. le Chapelain de Sainte-Anne sa déposition écrite et détaillée.

XXXVI

La petite Marie-Anna B., de Saint-Méen, mai 1868.

Dans les premiers jours de mai 1868, M. Hyacinthe B., de Saint-Méen, diocèse de Rennes, envoyait à M. le Chapelain de Sainte-Anne la déclaration suivante :

« Ma fille, Marie-Anna, âgée de huit ans, fut atteinte d'une angine couenneuse fort grave et de fièvres qui la réduisirent bientôt à l'extrémité, si bien que la pauvre petite reçut les derniers sacrements. Les médecins en désespéraient ouvertement.

» Alors je promis de faire pour elle le pèlerinage de Sainte-Anne. Presqu'immédiatement après, la petite mourante se trouva tellement

Digitized by Google

mieux, que, dans la journée même, elle fut hors de danger.

» *Signé* : HYACINTHE B. ET SA FEMME,
» *A Saint-Méen, arrondissement de Montfort, (Ille-et-Vilaine).* »

XXXVII

Une autre petite fille arrachée à la mort, à Plœmeur, près Lorient, 11 juillet 1868.

Le 11 juillet 1868, M. Guillouzo reçut de Plœmeur, près Lorient, la lettre suivante :

« Voici le beau miracle que sainte Anne vient d'accorder à M^me^ B., ma parente.

» Elle voyait mourir sa petite fille de la même maladie dont étaient déjà morts deux de ses enfants. Un moment, on la crut morte.

» La pauvre mère passe alors dans la chambre voisine, se jette à genoux, fait un acte de contrition, et voue son enfant à sainte Anne. Elle met de côté son offrande, prend le cordon de la Confrérie de Sainte-Anne, et le pose sur le berceau...

» Aussitôt l'enfant soupire profondément ; un mieux sensible se manifeste ; plus de fièvre ; et depuis lors, la petite ressuscitée va de mieux en mieux.

» Faites de cette déclaration ce que vous

Digitized by Google

jugerez utile à la gloire de Dieu et de la bonne Mère sainte Anne.

» *Signé* : Séraphine Le Quémener. »

XXXVIII

La petite Anne-Marie Guillemet, de Locminé, le 5 novembre 1868.

Joseph-Marie Guillemet tenait, avec sa femme Mathurine Le Corre, une petite boutique de marchand, à Locminé (Morbihan). Ils avaient une petite fille de quatre ans, nommée Anne-Marie.

« Le 5 novembre 1868, la petite Anne-Marie se trouvait avec sa mère dans le grenier de la maison. L'enfant ouvrit la fenêtre qui donnait sur la cour, et, perdant l'équilibre, tomba d'une hauteur de dix-huit pieds, la tête la première, sur le pavé de la cour...

» En voyant disparaître son enfant, la pauvre mère pousse un cri, et la voue à sainte Anne.

» Accourus aux cris de la mère, les voisins trouvèrent la petite Anne-Marie tranquillement étendue à terre, sans le moindre désordre dans ses vêtements, sans la moindre blessure, ses deux petits bras croisés sous sa tête, comme si elle était endormie.

» Un médecin, le docteur Pennanech, mandé aussitôt, constata le fait; et, après

Digitized by Google

avoir soigneusement examiné l'enfant, il reconnut que ni sur le corps, ni à la tête de la petite fille, il n'y avait aucune trace de contusion, encore moins de blessure.

» La petite Anne-Marie ne s'est aucunement ressentie de cette terrible chute, qui aurait dû la tuer.

» *Signé* : LE PÈRE, LA MÈRE, DIX VOISINS OU VOISINES; *certificat du docteur; le tout légalisé et certifié par le maire de Locminé, M. Bollot.* »

XXIX

La Novice des Sœurs Hospitalières des Incurables; Rennes, 1869.

Au mois de juin 1869, une petite Novice des Sœurs Hospitalières des Incurables, de Rennes, venait en pèlerinage à Sainte-Anne, avec une de ses Sœurs, pour remercier la bonne Mère sainte Anne.

Fille d'un bon et pieux cultivateur de Châtillon, près de Rennes, Jeanne Peltant souffrait, depuis l'âge de quatorze ans, de vomissements continuels. Elle avait de fréquentes défaillances, et sa faiblesse, son épuisement augmentaient de jour en jour.

Quatre ans se passèrent ainsi dans de vives souffrances, qu'aucun traitement médical

Digitized by Google

n'était parvenu à calmer, encore moins à guérir. Bien que pleinement résignée à la volonté de DIEU, la pieuse jeune fille n'en était pas moins désolée de cet état maladif, car depuis son enfance elle désirait se faire Religieuse, et sa santé était un obstacle invincible. Elle avait une grande dévotion à la Très-Sainte Vierge Immaculée et à sainte Anne.

Un de ses beaux-frères, chrétien fervent, lui ayant rapporté du pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray de l'eau qu'il avait puisée à la fontaine miraculeuse, Jeanne eut l'heureuse inspiration de se consacrer à sainte Anne. Elle commence une neuvaine en son honneur et boit de l'eau de la fontaine. Dès la première fois, plus de vomissements, plus de douleurs. Son estomac était complétement remis.

Pleine d'une reconnaissance facile à comprendre, l'heureuse Jeanne Peltant fait vœu d'un pèlerinage au sanctuaire de sa céleste bienfaitrice, obtient de ses parents, non moins touchés qu'elle-même, l'autorisation de se faire Religieuse, entre au couvent le 27 avril 1869, et, après avoir ainsi pris possession de sa sainte et bienheureuse vocation, elle va à Sainte-Anne, où elle fait sa déposition et signe tout ce qu'on vient de lire.

Digitized by Google

XL

Délivrance d'une surdité ; Auray, 1869

Une pieuse dame d'Auray, madame de Kervensaël, écrivait, le 6 octobre 1869, à M. le Chapelain de Sainte-Anne :

« Mon fils, le seul qui me reste, sous-intendant militaire à Nantes, a été plusieurs fois déjà atteint de surdité, soit en France, soit en Algérie. Cela durait quelques semaines, un peu plus, un peu moins.

» L'année dernière, j'allais partir pour Sainte-Anne en pèlerinage, comme je le fais presque tous les ans, lorsqu'une lettre de mon fils m'apprit le retour de cette infirmité désolante.

» Arrivée au sanctuaire vénéré, je fis dire une Messe en l'honneur de sainte Anne et brûler un cierge devant son image miraculeuse, le cœur plein de confiance.

» En rentrant chez moi, j'appris avec un bonheur indicible, par mon fils lui-même, que, contrairement à ce qui s'était passé dans les crises précédentes, sa surdité avait cessé tout à coup, et cela à l'heure même où la Messe se disait et où brûlait pour lui le cierge de sainte Anne.

Digitized by Google

» Je viens, par cette déclaration, acquitter

ma dette de reconnaissance à la « bonne Mère. »

» Le Lock, Auray, le 6 octobre 1869. »

« *Signé* : A. DE KERVENSAEL. »

XLI

Sainte Anne et les soldats bretons, pendant la guerre de 1870

Aux débuts de l'épouvantable guerre de 1870, la plupart de nos soldats bretons, surtout ceux des diocèses de Vannes et de Rennes, s'étaient mis, soit par des pèlerinages publics, soit par des vœux particuliers, sous la protection si puissante de sainte Anne, leur bonne Mère.

Ceux d'Auray, conduits par leur capitaine, avaient tenu à faire bénir à Sainte-Anne même leur drapeau et leurs armes, ainsi que leurs chapelets. Au retour, après la guerre, leur première pensée fut un pèlerinage d'actions de grâces à Sainte-Anne : pas un seul ne manquait à l'appel, et DIEU sait s'ils avaient couru des dangers, spécialement aux avant-postes des fortifications de Paris, où plusieurs d'entre eux, le capitaine en tête, avaient servi d'éclaireurs.

Un jour, l'excellent Recteur de Pluneret, sur

Digitized by Google

le territoire duquel s'élève le sanctuaire de Sainte-Anne, me lisait une lettre qu'il venait de recevoir d'un de ses enfants spirituels, qui se battait, comme tant d'autres, contre les Prussiens. Le jeune soldat lui écrivait entre autres : « Nous étions, l'autre jour, sept ou huit du pays couchés dans une même chambre; nous avions fait notre prière en commun, et nous nous étions bien recommandés à sainte Anne. Au milieu de la nuit, nous sommes réveillés en sursaut; on crie : « Aux armes ! » Nous entendons alors une voix : « Allez, mes enfants, ne craignez pas ! je suis avec vous. » Nous l'avons tous entendue, et tous nous sommes convaincus que c'était la voix de notre bonne Mère sainte Anne. » Pas un seul de ces braves enfants ne fut tué, ni même blessé.

MM. Louis et Henri de C....., d'Auray, avaient été, chaque jour, instamment recommandés à sainte Anne par leur mère; et eux-mêmes, en vrais catholiques et en vrais Bretons qu'ils étaient, la priaient sans cesse. Après le terrible combat de Champigny, où le feu le plus meurtrier ne discontinua point pendant trois jours, ils écrivirent par ballon à leur pieuse mère : « Vive sainte Anne ! Elle veut bien nous protéger, et, grâce à vos bonnes prières, vos deux fils sont sortis sains et saufs de ces trois rudes journées de com-

Digitized by Google

bat. Nous nous sommes battus comme des lions et nous en sommes sortis sans une égratignure. Faites dire une Messe d'actions de grâces à la bonne sainte Anne. Bientôt nous irons avec vous nous jeter aux pieds de son autel. »

Les Archives du pèlerinage contiennent une quantité de traits semblables de la protection de sainte Anne sur des officiers, sur de simples soldats, qui se firent un devoir, à l'expiration de la campagne, d'en témoigner hautement et par écrit leur reconnaissance à la Patronne de la catholique Bretagne.

Les marins du Morbihan, plus spécialement enfants de sainte Anne que les autres, étaient partis au nombre de sept cent huit, ayant tous fait vœu de faire un beau pèlerinage à Sainte-Anne, au retour, s'ils en réchappaient. Leur confiance ne fut point trompée. Après des prodiges de valeur, qui en signalèrent un bon nombre à l'admiration de l'armée, ils revinrent *tous*, sans exception; deux seulement avaient été blessés, et très-légèrement. A la grande procession d'actions de grâces qui réunissait à Sainte-Anne d'Auray, le 8 décembre 1872, les représentants de tous les diocèses de Bretagne, l'*ex-voto* des marins du Morbihan était porté solennellement par ces deux blessés. Tout le monde a regardé cette préservation comme

Digitized by Google

un fait absolument surnaturel, et c'est à ce titre qu'il trouve ici sa place.

Sainte Anne, la bonne Mère sainte Anne, a voulu se montrer, au dix-neuvième siècle, pour ses braves soldats bretons, ce qu'elle était déjà, huit ou dix siècles auparavant, pour son « cher fils, » le chevalier Lez-Breiz. Est-il étonnant, je le demande, qu'après avoir éprouvé, pendant mille ans et plus, les effets de cette puissante et maternelle protection, notre Bretagne aime, acclame et invoque chaleureusement sainte Anne ?

XLII

Guérison miraculeuse du petit Lucien Chotel, 26 juillet 1871

M. Chotel, officier d'administration, écrivait de Versailles à M. le Chapelain de Sainte-Anne d'Auray, en date du 26 juillet 1871, la relation suivante, signée de lui et de son épouse :

« Mon fils Lucien, âgé de cinq ans, fut atteint d'une violente dyssenterie; les soins de notre médecin demeuraient inutiles, et le mal allait en augmentant d'une manière effrayante.

» Au bout de trois jours et trois nuits de cris et d'insomnie, mon pauvre petit enfant

Digitized by Google

était à la mort. Sa mère et moi, nous étions au désespoir.

» N'attendant plus rien des médecins de la terre, nous priâmes sainte Anne de tout notre cœur et lui vouâmes notre enfant. C'était au milieu de la nuit. Tout à coup la mère voit le lit de l'enfant comme environné de flammes... Et aussitôt l'enfant s'endort d'un sommeil calme...

» Le lendemain matin, le médecin constatait avec étonnement la disparition de tout danger. Le surlendemain, mon petit Lucien, entièrement guéri, courait avec les autres enfants, comme s'il n'avait jamais été malade.

» *Signé :* Chotel, officier d'administration des subsistances militaires.

» Mélanie Chotel. »

XLIII

Résurrection d'une petite fille noyée ; Grand-Champ le 18 septembre 1872.

Le 18 septembre 1872, Jean-Marie Le Corps et sa femme, Jeanne-Marie Giloton, demeurant au hameau de Kerhoarn, paroisse de Grand-Champ, à trois lieues environ de Sainte-Anne, étaient sortis de chez eux vers quatre heures du soir, pour aller faire la les-

Digitized by Google

sive au coin d'un champ voisin, selon l'usage du pays. Ils étaient accompagnés de Barbe Giloton et de leur petite fille, Marie-Françoise, qui n'avait pas encore tout à fait trois ans. Leur petit domestique, Pierre-Thomas, âgé de quatorze ans, gardait les bestiaux, à quelque distance, dans le même champ.

C'était le jour de la Bénédiction Papale et de l'Indulgence plénière à Sainte-Anne, ainsi que le firent remarquer plusieurs témoins du fait que nous allons rapporter.

A cinquante pas de l'endroit où le père et la mère travaillaient, se trouvait un lavoir, entouré d'une haie où il y avait une grande brèche. L'enfant s'éloigna peu à peu en jouant, sans que personne s'en aperçût, et passa, paraît-il, par cette brèche...

Au bout d'une demi-heure, le père et la mère, ne voyant plus leur petite fille, l'appellent inutilement, et s'en vont à sa recherche. Ils s'adressent à Pierre-Thomas : il n'avait pas vu l'enfant. La peur les prend ; ils se dirigent vers le lavoir... Le père pousse un cri de terreur : « Elle y est!!... » Il venait d'apercevoir le corps de la pauvre petite au milieu du lavoir, entre deux eaux, renversée sur le dos et sans mouvement ! L'eau profonde de deux pieds la recouvrait tout entière... Aux cris perçants de la mère, quelques voisins accoururent.

Digitized by Google

Le pauvre père retire l'enfant, et dépose le petit corps sans vie dans les bras de Barbe Giloton accourue au secours comme les autres. Les yeux etaient tout grands ouverts; le visage et principalement le contour des yeux étaient violacés par l'asphyxie; les membres et le corps étaient déjà froids.

Le pauvre Jean-Marie Le Corps court à la maison, distante d'environ trois cents pas; il appelle au secours ses deux sœurs d'abord, puis quelques autres personnes. On se met à prier avec ardeur sainte Anne et la Sainte-Vierge Immaculée. L'enfant ne donnait aucun signe de vie. Il y avait un grand quart d'heure qu'elle était tirée de l'eau. « Elle est bien morte, » disaient les assistants qui priaient autour du petit corps.

Mathurine, marraine de l'enfant, Jeanne Marie Le Corps, sa mère, Barbe Giloton et les autres parents promettent, d'un commun accord, en pleurant, de faire dire une Messe à sainte Anne, d'y porter l'enfant, si la vie lui est rendue, et de lui faire tenir un cierge pendant la Messe.

Alors la petite, qu'on avait un peu penchée, rend une gorgée d'eau froide, suivie d'un peu d'écume sanguinolente, également froide. Un instant après, sa petite poitrine commence à se soulever, mais à de bien longs intervalles; et elle sembla donner quelques signes de vie.

Digitized by Google

On l'emporte à la maison, et on la met devant le feu. Mais ses petits membres se roidissent, la mort semble imminente; et la pauvre mère, folle de douleur, se sauve, courant tout éperdue autour de la maison, criant dans son désespoir : « C'est fini! c'est fini ! »

On avait recommencé les prières; on invoquait tout haut le secours de sainte Anne, avec plus de ferveur que jamais. Le père renouvelle son vœu. Après trois heures d'angoisses et de supplications, l'enfant donne de nouveaux signes de vie; et le pouls devient sensible. Vers huit heures, on la couche et elle s'assoupit. A deux heures du matin, elle se réveilla, se mit à gazouiller, but et mangea ce qu'on lui offrit; puis elle se rendormit profondément pour ne se réveiller qu'à son heure habituelle. Elle était pleinement rendue à la vie, et n'avait plus la moindre trace de la terrible asphyxie de la veille. A sept heures, elle se mit à courir et à jouer, comme si de rien n'avait été. Depuis ce jour, santé parfaite.

Peu de jours après, on accomplit le vœu fait à sainte Anne, et on remit au Chapelain, pour les Archives, un procès-verbal en règle, signé du père, de la mère et d'une douzaine de témoins, et rédigé par M. le juge de paix de Grand-Champ, par M. Stéphan, vicaire de la paroisse, et par les Frères Guénolé et Eloi,

Digitized by Google

instituteurs de la même paroisse. Ils s'étaient transportés tout exprès au hameau de Kerhoarn, et avaient interrogé onze témoins avec la plus scrupuleuse exactitude.

Cette résurrection, ou quasi-résurrection de la petite Marie-Françoise Le Corps produisit une grande et sainte émotion dans tout le pays.

XLIV

Le petit François Caër, de Languidic; le 27 août 1873.

Le 27 août 1873, à deux heures après midi, Michel Caër, de Languidic (Morbihan), venait d'atteler sa grosse charette. Près de là, son petit garçon, nommé François, et âgé de onze mois, s'amusait étendu à terre. En avançant, le cheval fait un écart, et entraîne la roue droit sur l'enfant, étendu à plat ventre sur la terre dure. La roue s'arrête en plein sur l'enfant, et reste ainsi l'espace de près de deux minutes, pendant que le père s'efforce de faire reculer le cheval et la charette.

La mère, voyant déjà son enfant broyé, le voue instinctivement à sainte Anne. « Chère sainte Anne! sauvez mon enfant! » s'écrie-t-elle.

Le père ramasse le petit François. O mer-

Digitized by Google

veille ! Il était plein de vie, sans aucune blessure, sans rien. Depuis, il se porte à merveille.

Et les Archives ajoutent : « Le père et la mère et un oncle de l'enfant sont venus en pèlerinage d'actions de grâces, aujourd'hui, 7 octobre 1873, et ont signé leur déposition. »

XLV

Le naufrage du brick *l'Aigle*, 13 et 14 avril 1874.

Le 25 mars 1874, sortait de Boulogne-sur-Mer le brick l'*Aigle*, capitaine Lautram. Le 7 avril, il jetait l'ancre en rade de Socoa, assez au large, à cause des nombreux et très-dangereux récifs qui se rencontrent dans ces parages. Le lundi soir, 13, une terrible tempête vint à s'élever; le soir, à minuit, elle était dans toute son intensité. Le 14, à cinq heures du matin, la violence de la mer brise toutes les chaînes, toutes les amarres ; et le navire, tout démâté, à moitié disloqué, se trouvait complétement chaviré et ballotté au milieu des brisants et des récifs. On était trop au large pour pouvoir espérer aucun secours.

« L'équipage se réfugie dans le mât de misaine, où je me trouvais moi-même le plus haut placé avec mon fils âgé de quatorze ans, écrivait depuis le brave et infortuné capitaine

Digitized by Google

Lautram à M. le Chapelain de Sainte-Anne. Il n'y avait pas à se le dissimuler : nous étions perdus. Tout secours était impossible. Nous n'avions qu'à nous préparer à la mort. Pour nous sauver, il fallait un miracle. Nous le demandâmes, en invoquant, pleins d'angoisse, la bonne Mère sainte Anne, la protectrice des marins. Elle entendit notre prière ; moi seul hélas ! je devais ressentir sa protection sur la terre ; mes compagnons et mon pauvre enfant reçurent, je l'espère, sa maternelle assistance devant le tribunal de Dieu.

» A dix heures et demie, le mât sur lequel nous nous étions réfugiés tomba à l'eau, nous entraînant dans sa chute... Une seconde après, j'avais perdu de vue tout mon équipage. Pauvres gens ! ils ont tous péri. Un instant, sur la crête d'une lame, j'aperçus mon pauvre cher enfant dans les haubans et me tendant les bras en m'appelant...

» Trois fois, pour l'atteindre, je fis des efforts surhumains, et, trois fois, je fus repoussé par les lames en furie. Ce fut providentiel pour moi ; car si j'avais pu atteindre mon fils, je périssais avec lui. En effet, quelques minutes après, il disparut.

» Pour moi, à bout de forces, je m'abandonnai aux lames qui me poussaient vers le rivage ; et ce fut à ce moment surtout que je reconnus la protection de sainte Anne, que je ne cessais d'invoquer avec ardeur.

Digitized by Google

» Une planche, une épave se trouva tout à coup près de moi; je la saisis, et ce fut ma planche de salut. Cependant les flots me portaient sur des rochers où je devais être inévitablement broyé. Et voici que cette planche, suivant une direction que lui imprimait une puissance invisible, fit doucement le tour des écueils et finit par me porter sur la plage où je fus recueilli. Seul j'avais échappé à la mort.

» Je vous le dis et je ne fais que le répéter après les six cents hommes, témoins de cet affreux naufrage, mon salut a été un miracle, et ce miracle je ne puis l'attribuer, après DIEU, qu'à la puissante intercession de sainte Anne que j'ai tant invoquée.

» *Signé*: V. LAUTRAM,
» capitaine du brick-goëlette *L'Aigle*. »

XLVI

La petite mourante de Pleiber-Christ, 16 février 1874.

M. Allain, notaire à Pleiber-Christ, du diocèse de Quimper, rapporte ainsi la guérison, ou peut-être même la résurrection de sa petite fille, par l'intercession de sainte Anne:

« Le jeudi, 16 février dernier, ma pauvre petite fille, atteinte d'une terrible attaque de croup, était condamnée sans retour par deux médecins. Elle mourait asphyxiée entre mes

Digitized by Google

bras. Il était environ deux heures de l'après-midi.

» Dans mon désespoir, je fis vœu, si sainte Anne rendait la vie à mon enfant, de faire à pied le pèlerinage d'Auray, de faire dire une Messe d'actions de grâces au sanctuaire de Sainte-Anne, et d'y faire brûler un cierge.

» Sainte Anne me donna alors une inspiration subite. Sans savoir ce qu'on m'a dit depuis du Prophète Elie, et de l'enfant mort de la veuve de Sarepta, je mis ma bouche sur la bouche de ma pauvre petite enfant, mes mains sur ses mains, et, dans ce petit corps sans vie, dans cette pauvre gorge bouchée par le croup, j'insufflai mon haleine... Et voici qu'une demi-heure après, l'enfant renaissait à la vie!

» A Pleiber-Christ, 19 juin 1874. »

» *Signé* : ALLAIN, notaire. »

XLVII

Le petit garçon du professeur-pharmacien, Nantes, 6 janvier 1875.

« Grâces à sainte Anne, notre cher petit est sauvé. Mais, mon Dieu! qu'il a été près du tombeau!

» Il était depuis trois jours entiers en agonie. Nous ne demandions plus au Seigneur que

Digitized by Google

d'abréger ses souffrances et de l'admettre parmi ses Anges...

» Dans cette extrémité, nous avons fait vœu, sa mère et moi, de le porter à Sainte-Anne l'été prochain ; et aussitôt, contre toute attente, il est revenu à la vie. Tout danger a disparu.

» Nous voilà joliment dans les dettes de sainte Anne ! mais nous en sommes bienheureux.

« *Signé* : AUDOUARD, pharmacien ;

» Professeur à l'Ecole de médecine et de pharmacie de Nantes. »

XLVIII

Le petit Joseph-Marie Offret, 11 mars 1875

M. le Chapelain consignait, dans les Archives du pèlerinage, le 22 avril 1875, la déposition suivante :

« Le 11 mars 1875, le petit Joseph-Marie Offret, dont les parents demeurent à Moustoir-Remungol, diocèse de Vannes, tomba dans une mare et ne put en être tiré que tout à fait asphyxié. Le pauvre petit n'avait pu s'aider lui-même, car il avait à peine vingt mois.

Digitized by Google

» Quand on le tira de l'eau, il ne donnait plus aucun signe de vie. Son père et sa mère éplorés le recommandent néanmoins à la bonne Mère sainte Anne... Aussitôt la vie reparaît et l'enfant revient à lui.

» Aujourd'hui, 22 avril 1875, ses parents sont venus en pèlerinage d'actions de grâces à Sainte-Anne d'Auray. »

XLIX

Merveilleuse guérison de plaies gangréneuses. Augustine Crosnier, 9 juillet 1876

Au grand pèlerinage du dimanche 9 juillet 1876, il y avait, parmi les nombreux pèlerins du diocèse de Rennes, une pauvre jeune fille de Vitré, âgée de vingt ans, orpheline, simple ouvrière, nommée Augustine Crosnier. Dans les derniers jours d'avril, la pauvre fille avait fait une chute où elle s'était fracturé le bras en deux endroits, et cet accident avait été bientôt suivi de complications forts graves. Son état était devenu on ne peut plus alarmant.

Trois plaies profondes s'étaient formées, l'une à la paume de la main, l'autre à la saignée du bras, la troisième sous l'aisselle

Digitized by Google

Ces plaies étaient devenues purulentes, et la gangrène s'y était déclarée avec une telle intensité que le bras tout entier semblait déjà mort : on le traversait de part en part avec de longues aiguilles, et la pauvre jeune fille ne sentait rien. De plus, il était devenu tout roide, enflé et ankylosé ; il avait cette affreuse couleur noirâtre qui est spéciale aux chairs gangrenées. L'infection que répandaient cette chair et cette plaie gangrenées était telle que, le samedi 8, veille du départ, la malheureuse Augustine ayant été se confesser pour faire, le lendemain matin, ses dévotions à Sainte-Anne d'Auray, son confesseur, M. l'abbé Hervé, vicaire à Vitré, eut besoin de tout son courage pour surmonter une répugnance facile à concevoir. A chaque instant son cœur se soulevait de dégoût.

Le médecin qui avait soigné la malade, et qui ne voyait aucun moyen médical de la tirer de là, avait fini par lui interdire de revenir le trouver tant l'état de la jeune ouvrière était désespéré.

Le dimanche matin, la bonne Augustine Crosnier communia de tout son cœur au sanctuaire de Sainte-Anne ; et, après son action de grâces, vers huit heures et demie, elle se dirigea, toujours en priant, vers la fontaine et y plongea son bras en invoquant sainte Anne avec une grande foi. Elle ne se lassa

Digitized by Google

point et persista dans sa prière et dans sa confiance pendant près de vingt minutes, sans qu'aucun changement se manifestât.

Tout à coup, vers neuf heures, elle sent quelque chose d'extraordinaire se passer en elle, comme si la vie rentrait dans son pauvre bras... Et, en effet, en peu d'instants, l'affreux mal disparaissait comme par enchantement, à commencer par l'épaule et en descendant graduellement jusqu'aux doigts! Et la jeune ouvrière, sortant son bras de l'eau miraculeuse, s'écriait en sanglotant et en tombant à demi pâmée d'émotion et de bonheur : « Je suis guérie ! »

Plus aucune trace de gangrène, plus d'enflure, plus d'ankylose! et, chose plus prodigieuse encore, pas la moindre trace des trois plaies qui, tout à l'heure encore, dévoraient ses chairs; plus même de cicatrices! A titre de simple souvenir, mais sans aucune douleur, un tout petit point noir au bout de chacun de ses doigts, sur les ongles. Son bras, disent les témoins oculaires, était frais, blanc et rose, comme celui d'un petit enfant. Cette fraîche carnation contrastait même assez singulièrement avec l'autre bras qui était hâlé et bruni par le travail au soleil.

Le brigadier de gendarmerie était là, auprès de la fontaine, au moment où le prodige

Digitized by Google

eut lieu. Transporté, enthousiasmé, comme la multitude des pèlerins qui se pressaient autour de la miraculeuse fontaine, il courut à M. Guillouzo, qui sortait alors de la basilique, organisant la procession de neuf heures, suivant la coutume des pèlerinages. « Monsieur Guillouzo ! s'écrie le bon brigadier tout ému, monsieur Guillouzo ! un miracle ! — Bien, bien, mon cher, répond le digne Chapelain ; mais taisez-vous, cela va faire manquer la procession. — Mais je l'ai vu moi-même ; j'étais là, répliqua vivement le brigadier, je suis prêt à verbaliser. »

A cette nouvelle, malgré tous les soins du pauvre Chapelain, la procession se débanda « comme une nuée d'oiseaux, » me disait-il lui-même en me racontant le fait quelques jours après.

Cependant une foule immense se pressait autour de l'heureuse miraculée, ou plutôt autour de la maison où l'on avait été obligé de la transporter, pour l'empêcher d'être étouffée par la foule. Chacun voulait la voir, lui parler ; on pleurait de joie, on criait, on bénissait sainte Anne ! Pour elle, à moitié morte d'émotion, elle était dominée par un sentiment touchant : sa reconnaissance envers sainte Anne et son indignité d'une si grande grâce.

Tout le pèlerinage chanta le *Magnificat*

d'actions de grâces avec une ferveur incomparable. Augustine Crosnier, en quittant Sainte-Anne dans l'après-midi, était complétement, radicalement guérie, et, à la station, en attendant le train, elle montrait joyeusement le bras que la bonne Mère sainte Anne venait de lui rendre.

Elle rentra à Vitré avec ses compagnons de pèlerinage, et bientôt toute la ville, instruite et émerveillée de ce qui venait de se passer, s'empressait autour de la jeune ouvrière et entendait de sa propre bouche le récit des grandes choses que sainte Anne avait daigné faire en sa faveur.

Le mercredi suivant, 12 juillet, M. l'abbé Hervé, confesseur d'Augustine, écrivait à M. le Chapelain de Sainte-Anne :

« Gloire à sainte Anne ! Tout le monde ici, et moi le premier, nous attestons et attesterons que, depuis le 28 avril dernier, Augustine Crosnier avait le bras gauche cassé ; que, depuis près d'un mois, il était paralysé et devenu noir comme un charbon.

» En outre, son oncle, sa tante et nombre de voisins qui la voyaient de plus près, peuvent également témoigner avec moi que la pauvre enfant avait une plaie profonde sous l'aisselle, et deux autres, affreuses aussi, sur le bras et dans la paume de la main.

» Elle était parfaitement connue comme

malade, et elle attirait la compassion de tout le quartier. Beaucoup connaissaient les malheurs de sa famille, et tous voyaient sa pauvreté et l'impuissance où elle était réduite désormais de travailler et de gagner sa vie.

» Samedi matin, 8 juillet, elle vint se confesser pour se préparer au pèlerinage, et j'avoue franchement que l'odeur de son bras gangrené me souleva le cœur.

» L'avant-veille, elle était venue au presbytère chercher son billet pour le voyage de Sainte-Anne, et elle me montra une fois de plus ses pauvres doigts noirs et sans vie.

» Aussi quelle surprise, quelle joie, lorsque hier, de retour de Sainte-Anne, elle entra au presbytère, me montrant son bras parfaitement sain et complétement guéri ! Elle me remerciait avec effusion de lui avoir procuré son billet de pèlerinage, devenu un billet de guérison miraculeuse.

» Il n'y a pas de doute possible sur le caractère de cette guérison. Ici, on n'entend parler que de « l'évidence » du miracle. Dès demain, nous allons nous procurer le certificat du médecin qui a soigné la pauvre jeune fille pendant près de deux mois. Dès que je l'aurai, je vous l'enverrai. »

Six jours après, le 18, M. Hervé écrivait de nouveau au digne Chapelain :

« Tout va à merveille pour le témoignage

Digitized by Google

du caractère surnaturel de la guérison d'Augustine Crosnier. J'ai le certificat du dernier médecin qui a soigné la jeune fille : il atteste la paralysie et l'affreux état de son bras gauche; et, en outre, plus de trente signatures constatant la paralysie, la froideur, la noirceur, les plaies, la mort du bras gangrené, sont entre nos mains, dûment légalisées.

» Quant à la guérison totale et à la parfaite santé d'Augustine, tous les habitants de Vitré peuvent l'attester.

» Les médecins sont timides (toujours les mêmes!) et craignent les plaisanteries des confrères libres-penseurs. Mais s'ils n'osent pas *tout* attester par écrit, ils ont parlé, parlé franchement, et leurs paroles me sont attestées par des témoins vraiment dignes de foi.

» Ici, le clergé tout entier, malgré sa prudence bien connue, croit sans hésiter au miracle. Je ne connais pas un prêtre qui le révoque en doute, et cependant j'en ai vu un grand nombre.

» Pour rendre gloire à Dieu et à sainte Anne, sa céleste bienfaitrice, l'heureuse Augustine accourt volontiers partout où on la demande. C'est partout un véritable enthousiasme. »

Tel est le dernier miracle que vient d'opérer

Digitized by Google

sainte Anne dans son grand sanctuaire de Bretagne. J'aurais pu en citer bien d'autres; mais il faut savoir se borner. Ce qu'on vient de lire suffit, et au-delà, pour inspirer à tous foi et confiance en sainte Anne, et pour apprendre à ceux qui l'ignoreraient, qu'au cœur de la Bretagne, la toute-puissante miséricorde de DIEU a daigné faire jaillir, depuis longtemps déjà, une source inépuisable de grâces et de prodiges de toute nature au sanctuaire béni de Sainte-Anne d'Auray.

Digitized by Google

CONCLUSION

Les merveilles de sainte Anne, Mère de la Vierge Immaculée, se lient admirablement avec les merveilles de l'Immaculée-Conception de Lourdes et avec celles du Pontificat prodigieux de ce grand, de ce doux, de ce saint Pape Pie IX qui, par sa définition du 8 décembre 1854, a préludé, ce semble, aux gloires naissantes du sanctuaire de Lourdes et aux gloires merveilleusement renouvelées du sanctuaire d'Auray.

Le Pontife de l'Immaculée-Conception, le sanctuaire de l'Immaculée-Conception, la Mère, la sainte Mère de l'Immaculée-Conception : voilà ce que saluent d'un seul et indivisible amour nos cœurs catholiques.

Gloire à la Vierge Immaculée, Mère de Dieu, Reine de l'Église ! Gloire à sainte Anne, Mère de l'Immaculée, Patronne de la Bretagne ! Gloire au Pontife Romain qui a pro-

clamé et défini l'Immaculée-Conception, et qui a couronné sainte Anne, la Mère de MARIE, l'aïeule de JÉSUS!

19 septembre 1876.

Trentième anniversaire de Notre-Dame de la Salette.

Digitized by Google

TABLE

Pages.

I. — Sainte Anne, Mère de la Vierge Marie. 7

II. — Que, de temps immémorial, sainte Anne est la Patronne chérie de la Bretagne. . . . 13

III. — Yves Nicolazic, de Keranna. . 16

IV. — Premières manifestations de sainte Anne au bon Nicolazic. 18

V. — Nouvelles manifestations, plus explicites. 20

VI. — Nicolazic et le Recteur de Pluneret. — Suite des apparitions et des prodiges 23

VII. — Découverte de la statue miraculeuse. 26

VIII. — Les premiers pèlerins de Keranna. 31

IX. — Comment tous ces faits merveilleux ont été mûrement examinés et authentiqués par l'autorité ecclésiastique. . . 36

Digitized by Google

pages.
X. — La première Messe, la première chapelle et le couvent de Sainte-Anne. 40
XI. — Couronnement de l'œuvre de Nicolazic.. 43
XII. — Bienheureuse mort de Nicolazic. 45
XIII. — Comment le sanctuaire de Sainte-Anne d'Auray traversa la tempête révolutionnaire 49
XIV. — Que, dès l'origine du pélerinage, sainte Anne illustra son sanctuaire d'Auray par de grands miracles. 51
XV. — Guérison miraculeuse du pauvre paralytique - estropié d'Hennebon, François Talhoët. 53
XVI. — Prodiges contemporains. L'incendie d'Auray, février 1812. 56
XVII. — Les naufragés de Quiberon, en 1833. 58
XVIII. — Guérison instantanée et conversion d'un Breton incrédule. 61
XIX. — Guérison miraculeuse du R. P. Le Pailleur, Fondateur des Petites-Sœurs des Pauvres, en 1850.. 63
XX. — Un mot sur les certificats de médecins, en fait de miracles. 67

Digitized by Google

Pages.

XXI. — Guérison de deux petits enfants de Lorient. 72

XXII. — Guérison radicale d'une gastrite incurable. Mademoiselle Léonide Poisson, d'Angers.. 74

XXIII. — Le capitaine Goulven et la frégate *Éva-Honorine*, novembre 1864. 76

XXIV. — Le petit mousse de sainte Anne. 77

XXV. — Le petit Joseph-Marie Dréan, de Plouay, 27 avril 1865.. . 80

XXVI. — Une jeune paralytique subitement guérie, le 12 octobre 1864. 84

XXVII. — Le jeune négociant breton, en 1865. 85

XXVIII. — Guérison subite et radicale de mademoiselle Albine de la Brèque, de Pont-l'Abbé, en 1864. 88

XXIX. — Admirable conversion d'un mari ivrogne. 90

XXX. — La Sœur de Notre-Dame de la Charité; Marseille, le 4 août 1866. 94

XXXI. — Quadruple guérison instantanée de mademoiselle Marie Fuseau, du Créal (Morbihan), mai 1866. 96

XXXII. — Marie-Françoise Gétin, de Nivillac (Morbihan), veille de Noël 1866.. 97

XXXIII. — Miraculeuse préservation de

Digitized by Google

Pages.

Marie-Anne Le Floch, de Languidic (Morbihan), 6 septembre 1867. 99

XXXIV. — Guérison d'une fistule cancéreuse. Madame Gaulé, de Bain, près Redon. 102

XXXV. — Les deux petits enfants Jaffré, de Plouhinec, février et mars 1867. 103

XXXVI. — La petite Marie-Anna B., de Saint-Méen (Ille-et-Vilaine), mai 1868. 104

XXXVII. — Une autre petite fille arrachée à la mort, à Plœmeur, près Lorient, 11 juillet 1868. . . 105

XXXVIII. — La petite Anne-Marie Guillemet, de Locminé, le 5 novembre 1868. 106

XXXIX. — La Novice des Sœurs Hospitalières des Incurables, de Rennes, en 1869. 107

XL. — Délivrance d'une surdité, Auray 1869. 109

XLI. — Sainte Anne et les soldats bretons, pendant la guerre de 1870. 116

XLII. — Guérison miraculeuse du petit Lucien Chotel; Versailles, 26 juillet 1871. 113

XLIII. — Résurrection d'une petite fille noyée, à Grand-Champ, le 18 septembre 1872. 114

Digitized by Google

Pages.

XLIV. — Le petit François Caër, de Languidic, le 27 août 1873. . . 118

XLV. — Le naufrage du brick *l'Aigle*, 13 et 14 avril 1874.. 119

XLVI. — La petite mourante de Pleiber-Christ, 16 février 1874.. . . 121

XLVII. — Le petit garçon du professeur-pharmacien; Nantes, 6 janvier 1875. 122

XLVIII. — Le petit Joseph-Marie Offret, 11 mars 1875. 123

XLIX. — Merveilleuse guérison de plaies gangréneuses. Augustine Crosnier, 9 juillet 1876. . . 124

Conclusion 132

FIN DE LA TABLE

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

Digitized by Google

LE

TIERS-ORDRE

DE SAINT-FRANÇOIS

Digitized by Google

EMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

Digitized by Google